LE COURRIER DE L'OUEST

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 8 FEVRIER 1906 — No. 18



A Travers le Monde

France et Vénézuéla

On ne peut pas nier l'influence du climat sur le cerveau humain et oserait-on le faire que les petites républiques de l'Amerique du sud se chargeraient à elles seules, de le prouver.

Le Vénézuéla est un pays merveilleux, son sol est d'une fertilité incomparable, il serait un paradis terrestre si.... s'il n'était pas habité.

La politique y exerce ces ravages autant qu'elle le peut, mais jusqu'ici on s'en tenait aux révolutions intérieures. Les gouvernements s'entre renversaient, et s'était à qui arrêterait mieux le commerce, l'industrie n'étant pas encore née.

Ils réussissaient tous ce qui égalisait leurs chances.

Aussi il s'est trouvé un dictateur plus hardi qui pour augmenter les siennes a décidé qu'il lui fallait une guerre. Que voulez-vous chacun a ses faiblesses ici-bas ! C'est de ce désir de popularité, c'est amour du relief qui a amené le conflit Franco-Vénézuélien.

Le Président Castro qui est parait-il général et docteur accusa la compagnie française des câbles sous-marins à Caraccas, d'avoir prêté aide et appui financier au chef de la dernière révolution, Mattea. Il intentait pour ce fait un procès à la compagnie et les tribunaux Vénézuéliens donnant droit à leur gouvernement décrétaient la saisie et mise sous sequestre du matériel de la Compagnie.

Le gouvernement Français intervint et par l'intermédiaire de son chargé d'affaires fit parvenir une note, le Président Castro la jugea insultante et refusa d'engager des négociations avec Mr Saigny chargé d'affaires de la légation.

Mr Russell, ministre des Etats-Unis à Caracas intervint et on crut un moment qu'il allait mener à bien la solution du conflit, mais le Président Castro n'en voulut démordre. Il fit mieux, profitant de ce que Mr Saigny était monté à bord d'un transatlantique français, il fit écarter du quai le navire et défendre à Mr Saigny de descendre à terre sous peine d'emprisonnement. C'était l'expulsion insolente.

Détail piquant on recevait en ce moment à Paris, avec tous les honneurs dûs à son rang, l'ambassadeur Vénézuélien.

La France se jugeant offensée par cet acte peu courtois a décidé d'avoir recours à la force.

On ignore encore ce qu'elle va faire car rien n'a transpiré des mesures prises par le gouvernement. Mais dans les milieux bien informés on pense qu'une expédition navale composée de l'escadre des Antilles, renforcée de deux ou trois unitées s'emparera des ports Vénézuéliens et les gardera jusqu'à ce que le général docteur Président de la République vienne à composition.

Souhaitons que la sottise d'un homme ne conte pas trop de sang.

L'équilibre Européen

Comme c'était facile à prévoir l'équilibre européen est encore sur le point de changer de pivot. Il est encore ce qu'il était autefois mais l'entrée en jeu de l'Angleterre va le modifier sérieusement.

L'Allemagne alliée à l'Autriche et à l'Italie était opposé à la France qui pour contrebalancer la triplice s'allia à la Russie.

L'Angleterre restait dans son splendide isolement.

Mais la guerre d'Extrême-Orient est survenue et d'autre part une amélioration considérable était apportée dans les relations Franco-Anglaises voilà les causes de la rupture d'équilibre probable.

Pendant la guerre Russo-Japonaise les Français manifestaient leur sympathie pour les Japonais sans cependant sortir des limites que lui assignait son alliance avec les Russes. Le séjour de l'escadre de Rotjewenski à Madagascar et plus tard en Indo Chine le prouve surabondamment.

La guerre d'Orient apaissée, les troubles à l'intérieur s'accrurent et les Français manifestaient leur sympathie vibrante pour ceux qui luttaient courageusement pour conquérir quelques libertés.

Pendant ce temps l'Allemagne préoccupé de s'attirer l'amitié de la Russie dont l'alliance avec la France la gênait redoublait d'attentions et de prévenances. Guiliame II permettait à son impérial cousin de retirer les troupes de la frontière polonaise pour les envoyer en Extrême-Orient.

Pendant la révolution le Kaiser massait deux armées à la frontière pour envahir et mettre à feu et à sang la malheureuse Pologne, si les troupes de Nicolas n'étaient pas assez fortes.

Ce sont là des choses qu'on n'oublie pas. Aussi à l'occasion de la fête de l'empereur d'Allemagne, l'empereur de Russie prononçait ces paroles reconnaissantes : " Frère est plus qu'allié."

Et le croiriez-vous il prononça ces paroles en français comme pour leur donner plus de précision et plus de poids.

Mais c'est sans doute le rapprochement Anglo-Français qui a le plus pesé sur la décision de l'empereur de Russie.

L'Angleterre et la Russie sont des ennemies séculaires. Leur position respective aux Indes et en Extrême-Orient n'est pas faites pour améliorer leurs rapports.

Néanmoins l'Angleterre pense trouver dit-on, un terrain d'entente qui ramènerait la Russie à de bons sentiments. Je doute qu'elle réussise. C'est toute fois possible si comme la révolution le fait prévoir il y a un changement de regime en Russie.

Quoiqu'il en soit examinons d'un coup d'œil la situation européenne après la rupture possible de l'alliance Franco-Russe:

Considérant que l'Allemagne et la France sont les pivots de l'équilibre européen. Examinons les combinaisons probabes qui résulteraient de cette rupture.

Autour de l'Allemagne se grouperaient la Russie et l'Autriche. Qnant à l'Italie il est fort probable qu'elle se joindrait à la France. L'entente cordiale avec l'Angleterre se changerait alors en alliance et l'alliance Anglo-Japonaise est un facteur qu'il faut se garder de négliger.

Avec ces combinaisons, l'équilibre se trouverait à peu près rétabli. Je dis à peu près, car la France, le Japon, l'Angleterre et l'Italie seraient considérablement plus forts sur mer, mais parcontre, plus faibles sur terre.

Je me garde de conclure car il se pourrait que les événements démentent mes dires. Quoiqu'il en soit l'attitude du Tsar est bien intempestive et il se pourrait qu'elle produise des résultats désastreux sur la Conférence d'Algésiras.

Guillaume II rassuré du coté de l'Est voudra peut être se montrer exigeant et alors...,ce sera la guerre car la France ne cèdera pas d'une ligne.

Japon et Corée

Par le traité Russo-Japonais le Japon s'était réservé le protectorat de la Corée malgré les protestations de l'empereur Coréen.

Le protectorat commence son effet, l'empereur est prisonnier dans son palais. Les Japonais occupent militairement le pays et repriment par les armes toute tentative de révolte.

Qui donc a dit que les faibles payeraient toujours les pots cassés.

Danemark

Christian IX, roi du Danemark est mort le 29 janvier.

Il était né le 8 avril 1818 et monta sur le trône en 1863.

Il épousa en 1843 la princesse Louise de Hesse Cassel dont il eut 6 enfants.

Durant toute la durée de son règne, il fit preuve d'une grande simplicité et s'appliqua à améliorer la situation économique du Danemark.

Sa famille fut une véritable pépinière de souverains aussi sa mort endeuille presque toutes les cours d'Europe.

Sa fille aînée est reine d'Angleterre.

Sa fille cadette est impératrice douairière de Russie.

Un de ses fils est roi de Grèce depuis 1863, il règne sous le nom de Georges I.

Sa mort que rien ne faisait attendre a profondément affligé sa famille.

Son fils lui succède sous le nom de Frédéric VIII.

La Conférence d'Algésiras

Tout indique que la grosse lutte, la lutte la plus sérieuse et la plus grave va s'engager sur la question de l'avenir du Maroc.

La France se retirera plutôt de la Conférence què de laisser lier les destinées du Maroc à un contrôle international.

Elle est fortement soutenue par l'Angleterre; la Russie, l'Espagne et le Portugal lui donnent son appui.

Quant à l'Italie elle hésite entre son alliée l'Allemagne et son amie la France.

De son côté l'Allemagne est soutenue par l'Autriche, la Hongrie et les Etats Unis qui laissent voir leur jeu tous les jours un peu plus.

A l'heure qu'il est la plupart des délégués sont très pessimistes et se demandent si la guerre pourra être évitée.

Faits Divers

Le Port de Québec.

Le trafic maritime du port de Québec est à la veille de prendre une importance considérable. Après entente préalable le Pacifique Canadien et la Compagnie Allan ont choisi cette ville pour en faire leur terminus d'été.

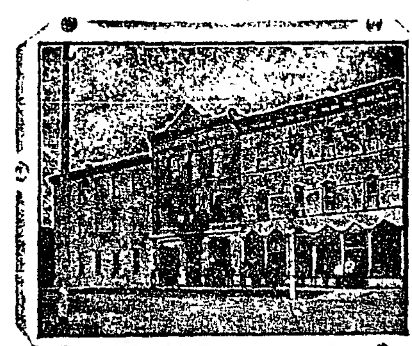
La Compagnie Allan aurait, parait-il, l'intention d'agrandir ses quais afin que ses navires aient suffisamment d'eau à la marée basse. Elle construirait aussi un immense élévateur. Cette nouvelle a éte accueillie par les Québecquois avec une joie sans borne, cela amènera probablement un boom assez fort.

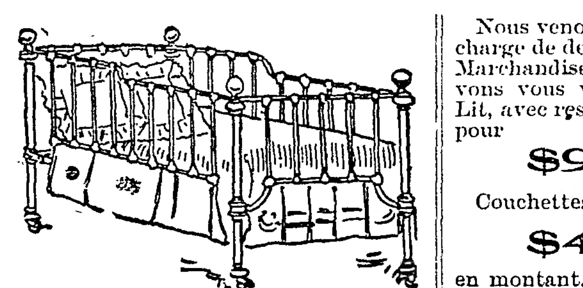
Les Fonds Scolaires.

Ottawa.—Par décision du gouvernement fédéral les fonds scolaires des terres du Nord-Ouest sont transférés aux nouvelles provinces.

La province Saskatchewan recevra $242,225 et la province d'Alberta $44,798.







GRAND CONCOURS

Ouvert à tous les lecteurs du

Courrier de l'Ouest

Voulez-vous aider à l'avancement du seul journal canadien-français dans Alberta et Saskatchewan, et gagner un des prix suivants !

No. 1. A toutes les personnes qui nous enverront le prix d'un an d'abonnement au journal, soit une piastre ($1.00), nous adresserons, franc de port, un superbe portrait en couleurs, grandeur 17 x 22 pouces, de notre Grand Canadien,

Sir Wilfrid Laurier

No. 2. Aux personnes qui nous enverront trois nouveaux abonnements, soit trois piastres ($3.00), nous dônnerons un beau volume doré, sur tranche, de 175 pages, la vie du Pape actuel, illustrée de 22 gravures, dont deux portraits de

Sa Sainteté Pie X

No. 3. Enfin, ceux qui nous enverront cinq abonnements nouveaux, soit cinq piastres ($5.00), nous adresserons un riche

Album-Souvenir

contenant 30 vues d'Edmonton et des environs, les portraits des membres du Cabinet d'Alberta, photographies des fêtes d'inauguration, etc.

Il est relativement facile de gagner un de ces prix. On peut abonner un voisin, un parent, un ami. Ou encore, vous pouvez écrire a un parent ou à un ami au loin, lui annonçant la fondation d'un journal français à Edmonton et lui demandant de s'y abonner par votre entremise, afin de vous permettre de gagner un prix. Ou encore, on peut abonner, soi-même, un parent de la province de Québec ; un abonnement au COURRIER est un joli présent à faire.

Ce concours sera clos le 1 mars prochain. Il faudra donc que tous les retours nous soient parvenus avant cette date.

On devra se servir du bulletin ci-dessous pour faire les retours qui devront être adressés comme ci-dessous :

CONCOURS "A"

LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta., Boite 25

Messieurs,

Ci-inclus veuillez trouver la somme de..($.............)

pour l'abonnement des personnes dont les noms suivent.

NOMS	ADRESSES
....	....
....	....
....	....
....	....
....	....

Veuillez m'adresser mon prix par le retour du courrier.

Nom..

Adresse..



20

Feuilleton du " Courrier de l'Ouest "

LE BOSSU

—OU—

LE PETIT PARISIEN

(Suite)

L'acte portait en substance que Philippe de France, duc d'Orléans, régent, avait compté présider de sa personne cette assemblée de famille, tant pour l'amitié qu'il portait à M. le prince de Gonzague que pour la fraternelle affection qui l'avait lié jadis à feu M. le duc de Nevers, mais que les soins de l'administration, dont il ne pouvait abandonner les rênes, ne fut-ce que pendant un jour, au profit d'un intérêt particulier, l'avaient retenu au Palais-Royal. En place de Son Altesse Royale étaient institués commissaires et juges royaux MM. de Lamoignon, de Villeroy et d'Argenson, M. le cardinal devant servir de curateur royal à madame la princesse. Le conseil était constitué en cour souveraine, pouvant décider arbitralement en dernier ressort et sans appel de toutes les questions relatives à la succession du feu duc de Nevers, pouvant trancher notamment toutes questions d'Etat, pouvant même au besoin ordonner au profit de qui de droit l'envoi en possession définitive des biens de Nevers. Gonzague lui-même eût rédigé de sa main ce protocole que la lettre n'en eût pu lui être plus complètement favorable :

On écouta la lecture dans un religieux silence, puis M. le cardinal demanda au président de Lamignon ;

—Mme la princesse de Gonzague a-t-elle un procureur

Le président répéta la question à haute voix. Comme Gonzague allait répondre lui-même pour demander qu'on en nommât un d'office et qu'il fut passé outre, la grand'porte s'ouvrit à deux battants, et les huissiers de service entrèrent sans annoncer.

Chacun se leva. Il n'y avait que Gonzague ou sa femme qui pût faire ainsi son entrée. Mme la princesse de Gonzague se montra en effet sur le seuil, habillée de deuil comme à l'ordinaire, mais si fière et si belle qu'un long murmure d'admiration courut de rang en rang à sa vue. Personne ne s'attendait à la voir ; personne surtout ne s'attendait à la voir ainsi.

—Que disiez-vous donc, mon cousin? dit Mortemart à l'oreille du cardinal de Bisy.

—Sur ma foi ! répondit le prélat, que je sois lapidé ! j'ai blasphémé. Il y a là-dessous du miracle.

Du seuil, la princesse dit d'une voix calme et distinte :

—Messieurs, point n'est besoin de procureur. Me voici.

Gonzague quitta précipitamment son siege, et s'élança au-devant de sa femme. Il lui offrit la main avec une galanterie pleine de respect. Madame la princesse ne refusa point, mais on la vit tressaillir au contact de la main du prince, et ses joues pâles changèrent de couleur.

Au bas de l'estrade se trouvait " la maison," Navailles, Gironne, Montaubert, Nocé, Oriol, etc. ; ils furent les premiers à se ranger pour faire un large passage aux deux époux.

—Bon petit ménage, dit Nocé pendant qu'ils montaient les dégrés de l'estrade.

—Chut ! fit Oriol, je ne sais si le patron est content ou fâché de cette apparition.

Le patron, c'était Gonzague. Gonzague ne le savait peut-être pas. Il y avait un fauteuil préparé d'avance pour la princesse. Ce siége était à l'extrême droite de l'estrade, près de la stalle occupée par M. le cardinal. A droite de la princesse se trouvait immédiatement la draperie couvrant la porte particulière de l'hémicycle. La porte était fermée et la draperie tombait. L'agitation produite par l'arrivée de Mme de Gonzague fut du temps à se calmer. Gonzague avait sans doute quelque changement à faire dans son plan de bataille, car il semblait plongé dans un recueillement profond. Le président fit donner une seconde fois lecture de l'acte de convocation, puis il dit :

—M. le prince de Gonzague ayant à nous exposer ce qu'il veut de fait et de droit, nous attendons son bon plaisir.

Gonzague se leva aussitôt. Il salua profondément sa femme d'abord, puis les juges pour le roi, puis le reste de l'assistance. La princesse avait baissé les yeux après un rapide regard jeté à la ronde. Elle reprenait son immobilité de statue.

C'était un bel orateur que ce Gonzague : tête haut portée, traits largement sculptés, teint brillant, œil de feu. Il commença d'une voix retenue et presque timide :

—Personne ici ne pense que j'aie pu réunir une pareille assemblée pour une communication d'un intérêt ordinaire, et cependant, avant d'entamer un sujet bien grave, je sens le besoin d'exprimer une crainte qui est en moi, une crainte, presque puérile. Quand je pense que je suis obligé de prendre la parole devant tant de beaux et illustres esprits, ma faiblesse s'effraye, et il n'y a pas jusqu'à cette habitude de langage, cette façon de prononcer les mots dont un fils de l'Italie ne peut jamais se défaire ; il n'y a pas jusqu'à mon accent qui ne me soit un obstacle. Je reculerais, en vérité, devant ma tâche, si je ne réfléchissais que la force est indulgente, et que votre supériorité même me sera une assurée sauvegarde.

A ce début hyperacadémique, il y eut des sourires sur les gradins d'élite. Gonzague ne faisait rien à l'étourdie.

—Qu'on me permettre d'abord, reprit-il, de remercier tous ceux qui, en cette occasion, ont honoré notre famille de leur bienveillante sollicitude. Monsieur le régent, le premier, monsieur le régent, dont on peut parler à cœur ouvert, puisqu'il n'est pas au milieu de nous, ce noble, cet excellent prince, toujours en tête quand il s'agit d'une action digne et bonne...

Des marques d'approbation non équivoques se firent jour. " La maison " applaudit chaleureusement du bonnet.

—Quel avocat eût fait notre cher cousin ! dit Chaverny à Choisy qui était près de lui.

—En second lieu, poursuivit Gonzague, madame la princesse, qui, malgré sa santé languissante et son amour pour la retraite, a bien voulu se faire violence à elle-même et redescendre des hauteurs où elle vit jusqu'au niveau de nos pauvres intérêts humains. En troisième lieu, ces grands dignitaires de la plus belle couronne du monde : les deux chefs de ce tribunal auguste qui rend la justice et règle en même temps les destinées de l'Etat, un glorieux capitaine, un de ces soldats géants dont les victoires serviront de thème aux Plutarques à venir, un prince de l'Eglise, et tous ces pairs du royaume, si bien dignes de s'asseoir sur les marches du trône. Enfin, vous tous, messieurs, quel que soit le rang que vous occupez. Je suis pénétré de reconnaissance, et mes actions de grâces, mal exprimées, partent au moins du fond du cœur.

Tout cela fut prononcé avec une mesure parfaite, de cette voix nombreuse et sonore qui est le privilège des Italiens du nord. C'était l'exorde. Gonzague sembla se reueillir. Son front s'inclina et ses yeux s'abaissèrent.

—Philippe de Lorraine, duc de Nevers, continua-t-il d'un accent plus sourd, était mon cousin par le sang, mon frère par le cœur. Nous avions mis en commun les jour de notre jeunesse. Je puis le dire que nos deux âmes, n'en faisaient qu'une, tant nous partagions étroitement nos peines comme nos joies. C'était un généreux prince, et Dieu sait quelle gloire était réservée à son âge mûr ! Celui qui tient dans sa main puissante la destinée des grands de la terre voulut arrêter le jeune aigle à l'heure même où il prenait son vol. Nevers mourut avant que son cinquième lustre fut achevé. Dans ma vie, souvent et durement éprouvée, je ne me souviens pas d'avoir reçu un coup plus cruel... Je puis parler ici pour tout le monde. Dix-huit ans écoulés depuis la nuit fatale n'ont point adouci l'amertume de nos regrets... Sa mémoire est là ! interrompit-il en posant la main sur son cœur et en faisant trembler sa voix ; sa mémoire vivante, éternelle, comme le deuil de la noble femme qui n'a pas dédaigné de porter mon nom après le le nom de Nevers !

Tous les yeux se dirigèrent vers la princesse. Celle-ci avait le rouge au front. Une émotion terrible décomposait son visage.

—Ne parlez pas de cela ! fit-elle entre ses dents serrées ; voilà dix-huit ans que je passe dans la retraite et dans les larmes !

Ceux qui étaient là pour juger sérieusement, les magistrats, les princes et pairs de France, tendirent l'oreille à ce mot. Les clients, ceux que nous avons vus réunis dans l'appartement de Gonzague, firent entendre un long murmure. Cette chose hideuse qu'on nomme " la claque " dans le langage usuel n'a pas été inventée par les théâtres. Nocé, Gironne, Montaubert, Taranne, etc., faisaient leur métier en conscience. M. le cardinal de Bissy se leva.

—Je requiers, dit-il, monsieur le président de réclamer le silence. Les dires de madame la princesse doivent être écoutés ici au même titre que ceux de M. de Gonzague.

Et, en se rasseyant, il glissa dans l'oreille de son voisin Mortemart, avec toute la joie d'une commère qui se sent sur la piste d'un monstrueux cancan :

—Monsieur le duc, j'ai idée que nous allons en apprendre de belles !

—Silence ! ordonna M. de Lamoignon, dont le regard sévère fit baisser les yeux à tous les amis imprudents de Gonzague.

Celui-ci reprit, répondant à l'observation du cardinal :

—Non pas au même titre, Votre Eminence, s'il m'est permis de vous contredire, mais à titre supérieur, puisque madame la princesse est femme et veuve de Nevers. Je m'étonne qu'il se soit trouvé parmi nous quelqu'un pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, le respect profond qui est dû à madame la princesse de Gonzague.

Chaverny se mit à rire dans sa barbe.

—Si le diable avait des saints, pensa-t-il, je plaiderais en cour de Rome pour que mon cousin fût canonisé !

Le silence se rétablit. L'escarmouche effrontée que Gonzague venait de tenter sur un terrain brûlant avait réussi. Non-seulement sa femme ne l'avait point accusé d'une manière précise, mais il avait pu se parer lui-même d'un semblant de générosité chevaleresque. C'était un point de marqué. Il releva la tête et reprit d'un ton affermi :

—Philippe de Nevers mourut victime d'une vengeance ou d'une trahison. Je dois glisser très-légèrement sur les mystères de cette nuit tragique. M. de Caylus, père de madame la princesse, est mort depuis longtemps, et le respect me ferme la bouche.

Comme il vit que madame de Gonzague s'agitait sur son siège, prête à se trouver mal, il devina qu'un nouveau défi resterait sans réponse. Il s'interrompit donc pour dire avec un ton d'exquise et bienveillante courtoisie :

—Si madame la princesse avait ici quelque communication à nous faire, je m'empresserais de lui céder la parole.

Aurore de Caylus fit effort pour parler, mais sa gorge, convulsivement serrée, ne put donner passage à aucun son. Gonzague attendit quelques secondes, puis il poursuivit :

—La mort de M. le marquis de Caylus, qui, sans nul doute, aurait pu fournir de précieux témoignages, la situation éloignée du lieu où le crime fut commis, la fuite des assassins, et d'autres raisons que la plupart d'entre vous connaissent, ne permirent pas à l'instruction criminelle d'éclaircir complètement cette sanglante affaire. Il y eut des doutes ; un soupçon plana, enfin justice ne put être faite. Et pourtant, messieurs, Philippe de Nevers avait un autre ami que moi, un ami plus puissant. Cet ami, ai-je besoin de le nommer ? vous le connaissez tous : il a nom Philippe d'Orléans, il est ré-

Coin Féminin

LE TROUSSEAU.

Les bals et les soirées battent leur plein. Et plus d'un roman, jeune et frais comme son héroïne, s'ébauche dans l'ambiance complice des parfums qui montent à latête, sous les lumières roses se jouant dans les cheveux un peu fous.

Valsez jeunes fillettes vous n'aurez pas toujours vingt ans, dit la romance. Mais le lendemain tenez en bride la folle du logis, l'imagination est une vagabonde dangereuse, surtout à l'âge que nous occupe.

Que de rêves, où seule elle est en jeu et où le cœur n'a aucune part !

Donc, point de têtes blondes languissament renversées en arrière — les blondes sont, parait-il, très rêveuses, mais je connais des brunes qui sont blondes sur ce point — pas de mains croisées, de regards dans le vide..

Occupons l'esprit et les mains.

***

Il me semble intéressant à cet effet de vous entretenir de l'importante question du trousseau.

C'est une occupation qui plaira aux futures madames, elles pourront, tout à loisir, durant les jours froids, broder, broder, ajourer, couler des points perlés.

Nous sommes loin des armoires de chêne, où nos aieules mettaient leur orgueil à ontasser des piles de linges qu'elles ne dépliaient jamais. Par contre, la lingerie a atteint un degré de perfection qu'il sera difficile de dépasser et cette perfection rend la belle lingerie plus accessible aux femmes adroides dans les délicats travaux de couture.

De plus en plus on réduit la composition du trousseau. Une grande maison parisienne en a dernièrement indiqué le devis. Elle compte trois douzaines de chemises de jour, une douzaine et demie de chemises de nuit, une douzaine et demie de cacha-corsets, une douzaine et demie de pantalons, six jupons-costumes, trois manteaux de lit, quatre douzaines de mouchoirs, trois douzaine et demie de paires de bas.

Pour la lingerie ordinaire, on emploie le madepolam, le shirting ; pour la lingerie élégante, les percales, les batistes, les linons.

Les tissus de fil sont plus couteux, mais aussi plus estimés que les tissus de coton.

Madame la Mode s'occupe aussi de nos dessous, voici quelques-uns de ses derniers arrêts :

Les chemises de jour se coupent sans ampleur du haut et sans pointes au bas : la garniture est plate et rapportée à plat sur l'étoffe.

Très élégante, voici une chemise avec empiècement plat en valenciennes, haut de cinq à six pouces et s'incrustant au corps de la chemise par un point de cordonnet.

Pour une jeune fille adroite, j'indique la garniture suivante, facile à copier :

On noue comme un nœud ordinaire, un entre-deux de valenciennes large de deux à trois pouces ; on faufile ces nœuds à plat sur le devant de la chemise, ou découpe le dessous et on cerne les bords par un point de broderie, des pois ou des fleurettes sont semés tout autour.

En semis sur la lingerie fine, on emploie la brodure au plumetis, les larges pétales des fleurs sont découpées au milieu et on les ajoure de valenciennes.

En dispositions plus simples, la chemise s'échancre en carré avec bande formant empiècement carré plat bordé de marguerites.

Une jolie fantaisie est de monter les dentelles par un jour échelle Cela donne une coquette apparence de légèreté au travail.

Pour les chemises de nuit, on a renoncé aux jabots plissés, volants comme les froissant trop facilement.

Les empiècements se font également plats ; quelquefois ils dessinent un vague boléro. Les manches sont serrées au poignet par un volant et laissent toute liberté au bras.

Les jupons sont en percale avec haut volant de broderie anglaise ou en nansouk tout froufroutant de plusieurs volants de mousseline ourlés de valenciennes.

Les cache-corsets sont étroitement ajustés, avec petite basque rapportée, des entre-deux les rayent en tous sens.

Les mouchoirs de poche sont l'objet de l'élégance la plus raffinée on les voit beaucoup en couleur, si jolis, si printaniers ; c'est coquet, charmant et les jeunes flilles trouvent une véritable jouissance à broder elles-mémes sur ces mignons mouchoirs, leur fleurs de prédilection, les plus riches, les plus ultra élégants sont les minuscules carrés de batiste encadrés d'application sur tulle qui rejettent bien loin la banalité.

***

Encore un autre joli travail qui occupera agréablement les doigts fuselés.

Le dessus du lit en satin, peluche ou soie est tout à fait démodé ; on le remplace par le couvre-lit en lingerie composée de bandes ou de carrés alternes en broderie anglaise et filet. Si l'on désire un couvre-lit plus heureux encore, on choisit un carré de mousseline très fine, dans lequel on incruste un entre-deux formant nœuds ou motifs des marguerites des pois brodés, garnissent la mousseline dans les intervalles laissés par l'entre-deux. On encadre par un haut volant de mousseline brodé de marguerites avec, au bord, un entre-deux de dentelle.

Tout le travail doid être fait très finement : l'entre-deux sera fixé au point de broderie. On trouvera aisément d'autres combinaisons.

Par exemple, à l'aide d'un jour échelle ou d'un entre-deux, on montera un haut volant festonné autour d'un carré de mousseline ou de tulle, le tout transparenté de taffetas.

Les garnitures de fils tirés son aussi très appréciées.

Je termine cette causerie par des vers appropriés, d'un barde français particulièrement cher aux cœurs canadiens : Botrel.

File mon Elaine,
Tourne ton fuseau,
La noce est prochaine,
Songe à ton trousseau,
Belles nappes lises,
Draps pour les grands lits,
Petites chemises,
Pour les gas jolis.

MAGALI.

LES SOINS DE LA TOILETTE.

LA POUDRE DE RIZ.

N'en usez que fort tard, c'est-à-dire lorsque la fraicheur du teint a tout à fait disparu. Rien ne fane plus vite la peau que la poudre. La meilleure n'échappe pas à ce reproche.

La poudre en bouchant les pores de la peau, entrave la respiration cutanée et produit la congestion. Donc, lorsque vous aurez mis de la poudre de riz ne vous couchez jamais sans avoir procédé à un lavage minutieux.

On peut adresser le même reproche aux corps gras, vaseline, glycerine, si on les emploie souvent. Ce qui entretient la fraicheur de l'épiderme, c'est sa libre respiration, de plus les corps gras prédisposent aux rides précoces.

EAU CHAUDE, EAU FROIDE.

Doit-on employer pour les ablutions l'eau froide ou chaude ?

Les personnes ayant facilement le sang à la figure feront bien d'employer l'eau chaude ou du moins tiède. Elle favorise la circulation du sang, en dilatant les fibres capilaires. L'eau froide augmente par réaction l'afflux du sang à la peau.

Voici une récette d'eau de son, excellente pour les personnes sujettes aux inflammations de l'épiderme. Mettre du son dans un sachet de toile, jeter dessus de l'eau bouillante et laisser refroidir ; presser le sac en tous sens et se servir de cette eau pour les ablutions.

Les femmes russes doivent l'éclat particulier de leur teint à l'emploi de l'eau de son fermentée.

EAUX DE TOILETTE.

Toutes les eaux de toilettes à base alcoolique doivent être employées avec une extrême discrétion. Leur usage trop fréquent durcit l'épiderme et peut être la cause d'éruption de dates farineuses.

Contre celles-ci le meilleur remède est la vaseline camphrée.

PETIT COURRIER.

Ella.—La superstition du trèfle à 4 feuilles vient d'Irlande, qui, depuis longtemps à placé le trèfle dans son blason. La fleur du sainfoin est un des rares sourires de cette terre très verdoyante cependant, mais dont la flore est assez pauvre de corolles. Or, son trèfle ne lui a pas toujours porté bonheur ; elle s'en est bien aperçue, mais comme rien n'est plus tenace que cette soif de félicité qui nous tourmente, elle a réhabilité le trèfle en déclarant qu'il portait chance... lorsqu'il avait quatre folioles. Peut-être une ironie philosophique dort-elle sous cette légende..-

B. C., à Ed.—1. Une valse ou une mazurka de Chopin, des romances de Thomé ou de Chaminade. 2. Frottez toutes les semaines le cuir chevelu avec de l'huile de ricin.

Ernestine.—En face de votre mari, ce monsieur à votre droite, votre fils à gauche et vos filles de chaque côté de leur père. Toujours à votre disposition.

Fleur rouge.—Rosemonde Gérard. Si cela peut vous faire plaisir Le Coin publiera quelques fragment de l'Eternelle Chanson. 2. Française, oui. A quoi l'avez-vous deviné ? Sympathie.

Ya à B.—Merci de votre confiance. Oui, je crois que la broderie anglaise sera encore grande favorite.

Géod.—1, Je tiendrai ma promesse. 2. Je ne connais pas cet auteur. 3. Pour les jeunes filles de dix-huit ans. Maryan Z. Fleuriot, de Buxy ; plus âgée : H. Ardel, Mary Floran, Guy Chantepleure.

MAGALI.

Choses à savoir

CONTRE LA TOUX.

On obtient une excellente médecine pour la toux, en mélangeant soixante-quatre grammes d'huile d'olive, autant de parégorique et autant de miel. Mélangez et prenez une petite cuillérée toutes les deux heures si la toux est très forte.

LAVAGE DE L'ORGANDI.

On obtient d'excellents résultats en mettant les objets dans environ quatres litres d'eau chaude additionnés d'une cuillérée à bouche de borax. Laissez tremper pendant vingt minutes et frottez-les dans un savonnage fait de savon de Marseille. Recouvrez-les d'eau bouillante et laissez refroidir. Rincez à l'eau tiède.

CONSERVATION DES FLEURS FRAICHES.

Il suffit de les mettre dans un vase contenant de l'eau de savon après les avoir aspergés d'eau fraiche. Chaque matin, pendant quelques minutes, les mettre dans de l'eau fraiche et les asperger, puis les remettre dans de l'eau de savon ; elles peuvent ainsi se conserver deux ou trois semaines.

CONTRE LES TACHES DE ROUSSEUR.

Prendre une certaine quantité de fleur de sureau, jeter dessus de l'eau bouillante, laisser infuser et refroidir, passer, puis se laver le visage avec cette eau plusieurs fois par jour.

MIGRAINE.

Voici un remède simple qui réussit souvent : Quand vous souffrez de la tête, allez placer vos deux mains sous un robinet d'eau froide et quand vous aurez les mains glacées, retirez-les, essuyez-les doucement et restez tranquille, la réaction dégagera le cerveau et la migraine disparaîtra.

gent de France. Qui oserait dire que Nevers assassiné a manqué de vengeurs ?

Il y eut un silence. Les clients du dernier banc échangeaient entre eux de vives pantomimes. On entendait partout ces mots, répétés à voix basse :

—C'est plus clair que le jour !

Aurore de Caylus collait son mouchoir sur ses lèvres où le sang venait, tant l'indignation lui serrait la poitrine.

—Messieurs, reprit Gonzague, j'arrive aux faits qui ont motivé votre convocation. Ce fut en m'épousant que madame la princesse déclara son mariage secret, mais légitime, avec feu le duc de Nevers. Ce fut en m'épousant qu'elle constata légalement l'existence d'une fille issue de cette union. Les preuves écrites manquaient ; le registre paroissial, lacéré en deux endroits, ne portait aucune constation, et je suis forcé de dire encore que M. de Caylus seul au monde aurait pu nous donner quelques éclaircissements à cet égard. Mais M. de Caylus vivant garda toujours le silence. A l'heure qu'il est, nul ne peut interroger sa tombe. La constatation dut se faire au moyen du témoignage sacramentel de dom Bernard, chapelain de Caylus, lequel inscrivit mention du premier mariage et de la naissance de mademoiselle de Nevers en marge de l'acte qui donna mon nom à la veuve de Nevers. Je voudrais que madame la princesse voulût bien prêter à mes paroles l'autorité de son adhésion.

Tout ce qu'il venait de dire était d'une exactitude rigoureuse. Aurore de Caylus resta muette. Mais le cardinal, s'étant penché vers elle, se releva et dit :

—Madame la princesse ne conteste point.

Gonzague s'inclina et poursuivit :

—L'enfant disparut la nuit même du meurtre. Vous savez, messieurs, quel inépuisable trésor de patience et de tendresse renferme le cœur d'une mère. Depuis dix-huit ans, l'unique soin de madame la princesse, le travail de chacun de ses jours, de chacune de ses heures, est de chercher sa fille. Je dois le dire, les recherches de madame la princesse ont été jusqu'à présent complétement inutiles. Pas une trace, pas un indice. Madame la princesse n'est pas plus avancée qu'au premier jour.

Ici Gonzague jeta encore un regard vers sa femme.

Aurore de Caylus avait les yeux au ciel. Dans sa prunelle humide, Gonzague chercha en vain ce désespoir que devaient provoquer ses dernières paroles. Le coup n'avait pas porté. Pourquoi ? Gonzague eut peur.

—Il faut maintenant, reprit-il en faisant appel à tout son sang-froid, il faut, messieurs, malgré ma vive répugnance, que je vous parle de moi. Après mon mariage, sous le règne du feu roi, le parlement de Paris, à l'instigation de feu M. le duc d'Elbœuf, oncle paternel de notre malheureux parent et ami, rendit, toutes chambres assemblées, un arrêt qui suspendait indéfiniment (sauf les limites posées par la loi) mes droits à l'héritage de Nevers. C'était sauvegarder les intérêts de la jeune Aurore de Nevers, si elle fût encore de ce monde ; je fus bien loin de m'en plaindre. Mais cet arrêt, messieurs, n'en a pas moins été la cause de mon profond et incurable malheur.

Tout le monde redoubla d'attention.

—Ecoutez ! écoutez ! fit-on sur les petits bancs.

Un coup d'œil de Gonzague venait compagnie que c'était là l'instant critique.

—J'étais jeune encore, continua Gonzague, assez bien en cour, riche, très riche déjà. Ma noblesse était de celle qu'on ne conteste point. J'avais pour femme un trésor de beauté, d'esprit et de vertu. Comment échapper, je vous demande, aux sourdes et lâches attaques de l'envie ? Sur un point j'étais vulnérable : le talon d'Achille ! L'arrêt du parlement avait fait ma position fausse, en ce sens que, pour certaines âmes basss, pour ces cœurs vils dont l'intérêt est le seul maître, il semblait que je dovais désirer la mort de la jeune fille de Nevers.

On se récria dans la juste mesure.

—Eh! messieurs, dit Gonzague avant que M. de Lamoignon eût imposé silence aux interrupteurs, le monde est fait ainsi ! Nous ne changerons pas le monde. J'avais intérêt, intérêt matériel, dont je devais avoir une arrière-pensée. La calomnie avait beau jeu contre moi, la calomnie ne se fit pas faute d'exploiter ce filon. Un seul obstacle me séparait d'un immense héritage. Périsse l'obstacle ! Qu'importe le long témoignage de toute ma vie ? On me soupçonna des intentions les plus perverses, les plus infâmes ! On mit (je dois tout dire au conseil), on mit la froideur, la défiance, presque la haine entre madame la princesse et moi. On prit à témoin cette image en deuil qui orne la retraite d'une sainte femme ; on opposa au mari vivant l'époux mort ; et, pour employer un mot qui est l'expression du bonheur des humbles, hélas ! et qui ne semble pas fait pour nous autres qu'on appelle grands, on troubla mon ménage !

Il appuya fortement sur ce mot.

—Mon ménage, entendez-vous bien ; mon intérieur, mon repos, ma famille, mon cœur ! Oh ! si vous saviez quelles tortures les méchants peuvent infliger aux bons ! si vous saviez les larmes de sang qu'on pleure en invoquant la sourde Providence ! si vous saviez ! Tenez, je vous affirme ceci sur mon honneur, et sur mon salut, je vous le jure ! j'aurais donné mon nom, j'aurais donné ma fortune pour être heureux à la façon des petites gens qui ont un ménage, c'est-à-dire une femme dévouée, un cœur ami, des enfants qui vous aiment et qu'on adore, la famille, cette parcelle de félicité céleste que Dieu bon laisse tomber parmi nous !

Vous eussiez dit qu'il avait mis son âme tout entière dans son débit. Ses dernières paroles furent prononcées avec un entraînement tel, qu'il y eut dans l'assemblée comme une grande commotion. L'assemblée était touchée au cœur. Il y avait plus que de l'intérêt, il y avait une respectueuse compassion pour cet homme tout à l'heure si hautain, pour ce grand de la terre, pour ce prince qui venait mettre à nu, avec des larmes dans la voix et dans les yeux, la plaie terrible de son existence. Ces juges étaient pour bon nombre des gens ayant de la famille.

Malgré les mœurs du jour, la fibre du père et de l'époux remua en eux violemment.

Les autres, roués ou agioteurs, ressentirent je ne sais quel vague émotion comme des aveugles qui devineraient les couleurs, ou comme ces fille perdues qui s'en vont au théâtre pleurer toutes leurs larmes aux accents de la vertu persécutée.

Il y avait que deux êtres pour rester froids au milieu de l'attendrissement général : madame la princesse de Gonzague et M. de Chaverny. La princesse avait les yeux baissés. Elle semblait rêver, et certes cette tenue glacée ne plaidait point en sa faveur auprès de ses juges prévenus. Quant au petit marquis, il se dandinait sur son fauteuil et mâchait entre ses dents :

—Mon illustre cousin est un coquin sublime !

Les autres comprenaient, à l'attitude même de madame de Gonzague, ce que l'infortuné prince avait dû souffrir.

—C'est trop ! dit M. de Mortemart au cardinal de Bissy ; soyons juste, c'est trop !

M. de Mortemart s'appelait Victurnien de son nom de baptême, comme tous les membres de l'illustre maison de la Rochechouart. Ces divers Victurnien étaient généralement de bons hommes. Les mémoires méchants leur font cette querelle d'Allemand qu'aucun d'eux n'inventa la poudre. Les dames, par exemple....

Le cardinal de Bissy secoua son rabat chargé de tabac d'Espagne. Chaque membre du respectable sénat faisait ce qu'il pouvait pour garder sa gravité austère. Mais aux petits bancs on ne se gênait point. Gironne s'essuyait les yeux qu'il avait secs ; Oriol, plus tendre ou plus habile, pleurait à chaudes larmes ; le baron de Batz sanglottait.

—Quelle âme ! dit Taranne.

—Quelle belle âme ! amenda M. de Peyrolles qui venait d'entrer.

—Ah ! fit Oriol avec sentiments, on n'a pas compris ce coeur-là !

—Quand je vous disais, murmura le cardinal un peu remis, que nous allions en appprendre de belles ! Mais écoutons : Gonzague n'a pas fini.

Gonzague, en effet, reprit, pâle et beau d'émotion :

—Je n'ai point de rancune, messieurs. Dieu me garde d'en vouloir à cette pauvre mère, abusée. Les mères sont crédules parce qu'elles aiment ardement. Et si j'ai souffert, n'a-t-elle pas eu, elle aussi, de cruelles tortures ? L'esprit le plus robuste s'affaiblit à la longue dans le martyre. L'intelligence se laisse. Ils lui ont dit que j'étais l'ennemie de sa fille, que j'avais des intérêts.... comprenez bien cela, messieurs, des intérêts, moi Gonzague, le prince de Gonzague, l'homme de France le plus riche après Law !

—Avant Law, glissa Oriol.

Et certes il n'y avait là personne pour le contredire.

Ils lui ont dit, poursuivait Gonzague : "Cet homme a des émissaires partout ; ses agents sillonnent en tous sens la France, l'Espagne, l'Italie.... Cet homme s'occupe de votre fille plus que vous-mêmes...."

Il se retourna vers la princesse et ajouta :

—On vous a dit cela, n'est-ce pas, madame ?

Aurore de Caylus, sans lever les yeux et sans bouger, laissa tomber ces mots.

—On me l'a dit.

—Voyez ! s'écria Gonzague en s'adressants au conseil.

Puis, se tournant de nouveau vers sa femme :

—On vous a dit aussi, pauvre mère : "Si vous cherchez en vain votre fille, si vos efforts, sont restés inutiles, c'est que la main de cet homme est là, dans l'ombre, sa main qui donne le change à vos recherches, qui égare vos poursuites, sa main perfide." N'est-il pas vrai, madame, qu'on vous a dit cela ?

—On me l'a dit, repartit encore la princesse.

—Voyez ! voyez, mes juges et mes pairs ! fit Gonzague. Et ne vous a-t-on pas dit quelque chose encore, madame ? que cette main qui agit dans l'ombre, cette main perfide, est la main de votre mari ? Ne vous a-t-on pas dit que peut-être l'enfant n'était plus, qu'il y avait des hommes assez infâmes pour tuer un enfant, et que peut-être.... Je n'achève pas madame, mais on vous a dit cela.

Aurore de Caylus, pâle autant qu'une morte, répondit pour la troisième fois :

—On me l'a dit.

—Et vous l'avez cru, madame ? interrogea le prince dont l'indignation altérait la voix.

—Je l'ai cru, répartit froidement la princesse.

De toutes les parties de la salle s'élevèrent, à ce mot, des exclamations.

—Vous vous perdez, madame, dit tout bas le cardinal à l'oreille de la princesse ; à quelque conclusion que puisse arriver M. de Gonzague, vous êtes sûre d'être condamnée.

Elle avait repris son immobilite silencieuse. Le président de Lamoignon ouvrait la bouche pour lui adresser quelques remontrances, lorsque Gonzague l'arrêta d'un geste respectueux.

—Laissez, monsieur le président, je vous en prie, dit-il ; laissez messieurs. Je me suis imposé sur cette terre un devoir pénible, je le remplis de mon mieux ; Dieu me tiendra compte de mes efforts. S'il faut vous dire la vérité tout entière, cette convocation solennelle avait pour but principal de forcer madame la princesse à m'écouter une fois en ma vie. Depuis dix-huit ans que nous sommes époux, je n'avais pu obtenir cette faveur. Je voulais parvenir jusqu'à elle, moi l'exilé du premier jour des noces : je voulais me montrer tel que je suis, à elle

(Suite à la 6ième page.)

Le Courrier de l'Ouest

Edmonton, Alberta,

Jeudi, 8 Février 1906

Nos Forêts

Il y a quelques jours sous la présidence de Sir Wilfrid Laurier se réunissaient à Ottawa, les membres de la convention forestière.

Dans un exposé d'une grande clarté Sir Wilfrid Laurier montrait quelle était la situation des forêts du Canada, il relevait les fautes commises et donnait les moyens d'en atténuer les effets.

Mgr Laflamme a parlé aussi d'une heureuse façon sur les forêts et, plus particulièrement, sur les moyens à employer pour généraliser l'instruction forestière. Il a préconisé l'instruction par le livre et au moyen de la presse.

Son travail a eu pour effet de mettre en évidence le danger de déboisement à outrance et la nécessité d'établir une législation appropriée pour parer à ce déboisement. Mgr Laflamme a donné comme exemple la France et l'Allemagne. Vers la fin du XVIII siècle ces deux pays, par une politique à courte vue et d'un étrange favoritisme précipitèrent le déboissement. Qu'en survint-il ? des catastrophes ! Inondations subites, avanlanches, éboulements comblant des vallées ensevelissant des milliers de victimes, trombes d'eau, etc., etc. Tels sont les résultats du manque de sagesse. Aujourd'hui pour éviter des maux plus grands encore ces pays employent des millions à reboiser.

Voilà une lourde faute dans laquelle nous ne tomberons pas, grâce aux efforts de notre Premier Ministre et du comité compétent qu'il a su s'adjoindre.

Le Canada possède des forêts d'une très grande richesse, qui lui assureront pour longtemps le premier rang parmi les pays commerçants de bois. Mais de ce que le Canada est riche en bois, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'on doive le gaspiller comme cela se faisait il y a quelques années. Gaspillage qui aujourd'hui doit être réparé par le reboisement d'une grande partie du bas Canada.

Les forêts jouent un rôle considérable dans le monde et il ne faut pas s'étonner de l'importance qu'un gouvernement sage attache à leur conservation. Les arbres, étendant sous le sol leurs puissantes racines fixent la terre arable, sur les bords de la mer ils empêchent l'envahissement des sables mouvants, sur les flancs abrupts des montagnes ils empêchent la formation des avalanches, le glissement du sol sur les couches inférieures, qui produit les éboulements dont on a si souvents à déplorer les effets.

Grâce à leur pouvoir absorbant les arbres ont encore une action directe sur le régime des eaux. C'est à la plus ou moins grande quantité de forêts contenues dans leurs bassins que les fleuves doivent la régularité de leurs cours comme ils doivent à la disparition de ces forêts les crues subites qui désolent leurs rives.

De même, ce qui autrefois était une gentille rivière, un ruisseau murmurant, devient un torrent déchainé à la fonte des neiges s'opérant brusquement sur le flanc dénudé de la montagne ou sur la coupe maintenant aride de la gracieuse colline, torrent qui, à sec en été et en automne ne remplit plus le rôle bienfaisant que lui attribuait la nature.

C'est dans les branches et les feuillages de la forêt que les nuages viennent se condenser, laissant de leur sein s'échapper une pluie bienfaisante qui se serait abattue en trombe sans cela. Qui n'a pas vu dans les régions montagneuses, un orage menaçant se dissiper doucement sur la forêt, laissant comme une ouate légère un peu de nuage accroché aux branches de chaque arbre.

L'arbre est donc indispensable, il fixe le sol, régularise les cours d'eau, étend son influence jusque dans le domaine de la météorologie, mais il fait encore mieux que cela, il donne à l'air que nous respirons des principes vivifiants et salutaires.

Nous n'avons pas l'intention de parler ici des qualités particulières à chaque essence, comme par exemple les senteurs balsamiques qui s'exhalent des pins et des sapins et qui passent à juste titre pour guérir les maladies de poitrine, cela nous mènerait trop loin. Nous nous en tiendrons aux généralités.

L'arbre sous l'influence de la lumière et en raison directe de l'épaisseur de son feuillage dégage de l'oxygène. Or l'oxygène est un des plus importants facteurs de la vie animale, c'est grâce à lui que le sang arrivant noir aux poumons, appauvri des principes qu'il vient de déposer dans tout le corps, se vivifie et reprend sa belle couleur rouge pourpre. Certes, ce ne sont pas comme vous le voyez, les raisons sérieuse qui manquent pour justifier l'intérêt que nos gouvernants portent aux forêts.

Laissant de côté les montagnes rocheuse ou elle conserve toute sa gravité, il est évident que pour l'Alberta la question est un peu moins sérieuse, notre sol légèrement vallonné ne nous fait pas craindre les avalanches ni les éboulements et les nombreux lacs dont le ciel nous a doté, assurent, comme autant d'écluses, la régularité de nos cours d'eau. Mais quoique un peu atténuée elle n'en subsiste pas moins et et prend un caractère spécial en raison de la rareté et du peu d'étendue des forêts.

Le sud et le centre en sont à peu près complètement dépourvus, le nord et l'Ouest en ont davantage, mais du train où l'on marche, le jour n'est pas loin où la forêt ne sera plus représentée que par de petits massifs de frêles trembles, semblables à ceux qui donnent un cachet si particulier à notre coquette ville d'Edmonton.

Je ne veux pas parler ici du bois coupé par le colon, ce dernier s'installe généralement sur une terre claire, il ne se soucie pas de défricher un coin de forêt, quant au bois qui lui est nécessaire pour la construction de sa maison, pour sa cloture, son chauffage, il compte peu, en vérité. Mais autrement sérieux est le mal causé par les industriels possédant des *limites à bois*. Ce n'est certes, pas à eux qu'il faut s'en prendre, ils exercent légitimement leur métier. Ces limites sont adjugées à vil prix et il semble que le but évident poursuivi jusqu'à ce jour soit la destruction totale de la forêt en vue de faire des terrains nus propres à être mis en culture. Que l'on y prenne garde ! c'est pour avoir trop aidé le brin d'herbe dans sa lutte contre l'arbre que beaucoup de pays sont devenus arides de fertiles qu'ils étaient.

On m'objectera, peut-être, qu'il est nécessaire d'alimenter le marché en bois de construction et que, d'autre part, le charbon étant partout abondant, il devient presque inutile d'avoir du bois de chauffage.

Mais cette objection n'est pas sérieuse, le marché serait encore approvisionné suffisamment et *il le serait perpétuellement* si l'on règlementait sévèrement l'exploitation des forêts.

C'est pour n'avoir pas compris cela que les Etats-Unis ont perdu en quelques années les magnifiques forêts qui couvraient leur sol. Ils s'inquiètent aujourd'hui de cet état de chose et parlent de reboiser.

Est-ce que cet exemple n'est pas suffisant pour dicter à nos gouvernants leur ligne de conduite ? Il est temps encore, mais dans quelques années il sera trop tard. Nos magnifiques forêts d'épinettes auront vécu.

Serons nous alors plus avancés parceque, pendant quelques années, notre budget aura bénéficié de quelques millions piastres, lorsque nous devrons emprunter notre bois de construction aux pays qui, plus sage que nons, auront préservé leur forêts.

Ne vaudrait-il pas mieux par exemple nous créer de vaste réserves comprenant la majeure partie des forêts de l'Alberta. Les forêts appartenant à la province seraient une véritable richesse nationale. Divisées en sections livrés à l'exploitation à tour de rôle, suivant un cycle de 100 ans, elles créeraient un revenu régulier et sûr, revenu qui durerait autant que autant que les sages lois qui l'auraient fixé.

LETTRE DE QUEBEC.

Un Avenir Sombre.

M. le Directeur,

A la demande de M. Boileau, l'un de vos amis récemment arrivé d'Edmonton, j'ai consenti à vous adresser une série de "Lettres de Québec," dans l'espérance de pouvoir intéresser ceux de vos nombreux lecteurs qui chérissent encore la devise : *Je me souviens.*

Mais il me faut, comme condition *sine quâ non*, l'entente—cordiale tant que l'on voudra—d'après laquelle mon style sans prétention aurait droit à toute votre indulgence et mes idées personnelles, toutes pauvres qu'elles sont, à une généreuse et loyale tolérance.

On me dit que les Québecquois font généralement une excellente affaire en allant s'établir dans le Nord-Ouest, pays rempli des plus brillantes promesses. Je commence à le croire avec conviction, après des années d'incrédulité et d'indifférence. Il n'est plus permis d'ignorer que l'avenir c'est l'Ouest canadien. Vous avez les plus belles terres du monde, le meilleur blé, les plus beaux pâturages, les plus gras troupeaux, les pleines les plus étendues, les immenses prairies, en outre de vos forêts profondes, de vos mines inépuisables, de vos rivières navigua-bles, de vos lacs poissonneux. J'ai pris les moyens de m'assurer que ces prairies, ces bois et ces eaux sont des garde-manger perpétuels. Chez vous, on ne revient jamais bredouille de la chasse ou de la pêche.

Votre climat est incomparable, unique, idéal. Les Américains le préfèrent à la température plus chaude de leurs latitudes plus méridionnales, mais moins salubre et moins agréable L'Alberta ensoleillée (Sunny Alberta) jouit d'un ciel pur, d'un azur qui n'aurait rien à envier de celui de la classique Italie.

Votre population est intelligente, énergique, progressive ; et j'aime à croire ceux qui me disent qu'elle est, à tout considérer, la plus tolérante et la plus franchement canadienne, malgré ses éléments hetérogènes non encore assimilés. Chez vous, la harangue démagogique, l'exploitation de la sensiblerie ou de l'étroitisme sentimental ne réussissent guère à soulever la foule ou à jeter les citoyens les uns contre les autres. Chez vous on admet sans arrière-pensée la réalité des devoirs qui résultent du compatriotisme. Soyez-en mille fois bénis.

Dans un quart de siècle, les provinces de l'Ouest canadien seront les provinces—ou les états—les plus riches, les plus progressives, les plus éclairées de toute l'Amérique. Leurs villes et campagnes seront des pépinières de grands hommes ; leurs universités, des centres de haute culture intellectuelle. C'est là que de partout, avant la fin du siècle, l'on ira puiser la science, s'asseoir au foyer de la lumière. On y apprendra, en même temps que la science et les lettres, cette philosophie morale suivant laquelle les hommes doivent s'aimer comme des frères, comme les enfants du même " Père qui est dans les Cieux." Ils iront apprender à mépriser le pharisaïsme sous toutes ses formes et couleurs, à ne plus ignorer que Jésus-Christ a voulu le salut de tout le genre humain et que son cœur adorable, également ami de tous les hommes, ne saurait être le privilège exclusif d'un groupe national. Les Canadiens—j'entends ceux qui l'ignorent—iront apprendre, dans les écoles de l'Ouest, qu'un dieu national, invention humaine, n'est pas le vrai Dieu ; qu'un religion nationale et une église nationale ne valent guère mieux que les fausses religions de l'antiquité païenne ; elles étaient toutes nationales. Les Canadiens-français—cela soit dit seulement du petit nombre de ceux qui professent le contraire—iront apprendre à considérer faux prophète tout novateur qui s'ingéniera pour mieux les exploiter, à leur faire croire qu'ils sont le peuple préféré et choisi de Dieu entre tous les autres, étant donné que cette innovation dogmatique n'a jamais été révélée et que Dieu, par le Nouveau Testament, fait alliance avec le genre humain en entier et non plus, comme sous l'Ancien Testament, avec un seul peuple en particulier.

Oui, je crois en l'avenir providentiel des provinces de l'Ouest, de celle d'Alberta surtout. L'Alberta me semble prédestinée. Pourquoi le Créateur, qui n'a jamais rien fait sans sagesse infinie, aurait-il prodigué ses dons précieux à ce coin de terre ? Aucune autre contrée du globe n'est aussi bien adaptée pour servir de demeure à l'homme fort, pour favoriser le développement harmonique de ses facultés mentales et corporelles.

M. le Directeur, il vous semblera naturel qu'une " Lettre de Québec " devrait plutôt vous entretenir des affaires de Québec. J'en conviens, mais je me suis laissé entrainer dans une digression qui ne peut vous être désagréable, puisqu'elle est toute de sympathie. Cette première épître étant déjà longue, je me bornerai, en la terminant, à une confidence que je vais vous faire de mes appréhensions personnelles au sujet de la province natale.

C'est avec terreur que je vois poindre le jour où la province de Québec sera livrée comme en pâture au démon des guerres de religion. Il y aura alors des doctrinaires fanatiques, des fauteurs d'hérésie assez téméraires pour entreprendre d'ajouter, et ce à l'usage exclusif des Canadiens-français, un treizième article de foi au Symbole des Apôtres et un onzième commandement à la Loi Divine. On se moquera de l'Eglise et de son chef *visible*, sous prétexte d'obéir au Chef *Invisible*.

Quelle architecture aura cette petite église, infime édition de l'erreur gallicane ? Son dogme s'énoncera-t-il à l'aide d'une formule explicite et bien définie ?

Ou restera-t-il à l'état de superstition traditionnelle ? Je n'en sais trop rien.

Mais je vois bien qu'aujourd'hui même, de notre temps, sous nos yeux, la semence du mal est soigneusement cultivée dans l'âme de nos enfants, au sein des jeunes générations.

Ici, nous sommes tous témoins de cette incubation malsaine ; les patriotes sincères et éclairés la déplorent : mais nul n'ose la dénoncer, craignant pour lui-même les dénonciations et les rigueurs d'une secte qui ne pardonne pas. Nous avons tous peur.

Dans vingt ans d'ici, quand l'erreur aura eu tout le loisir de bien s'affermir et qu'elle ne craindra plus de s'affirmer au grand jour, il nous faudra, pour la réfuter, pour la vaincre, des qualités que nous n'avons pas, c'est-à-dire beaucoup de science et une grande intrépidité d'âme.

Mais ces deux qualités maitresses, une raison saine et un caractère viril, les aurons-nous plus dans vingt ans ? Je n'y compte.

D'où nous viendront alors les hommes de tête et de cœur, les défenseurs intrépides de la foi et de l'unité ? Enfin, a l'heure du péril, d'où le salut nous viendra-t-il, si ce n'est de nos frères des provinces de l'Ouest ?

Théophile.

NOTES

Les libéraux d'Ontario se préparent activement à acclamer le chef du parti libéral qui sera banqueté à Toronto le 21 février prochain. La salle la plus vaste de Toronto a été louée pour cette circonstance et malgré cela, on se trouve encore à court de places. Tous les sièges se trouvent réservés presqu'un mois à l'avance. Et les journaux tories qui prétendent que les libéraux d'Ontario en ont assez de Sir Wilfrid ! ..

—:—

Les comptes publics pour le mois de décembre, que le gouvernement fédéral vient de publier, donnent un surplus de $1,938,568 pour ce seul mois. Ce résultat porte à $12,129,472 le surplus pour les premiers six mois de l'année fiscale 1905-06 finissant le 30 juin '06.

Douze millions de surplus en six mois, celá fait un contraste avec les $530,552 de déficit de la dernière année d'administration conservatrice !

—:—

Les chambres fédérales seront convoquées pour le 14 mars prochain.

—:—

Dans les élections partielles de Saskatchewan, deux libéraux sont élus par acclamation.

—:—

L'Hon. M. Brodeur, qui a passé à Edmonton dernièrement, vient d'être nommé successeur de l'Hon. R. Préfontaine, au ministère de la marine.

Exposition Internationale

L'idée de faire une exposition internationale à Montréal prend de plus en plus consistance.

De grosses difficultés sont encore à résoudre, entre autre, l'autorisation gouvernementale et la concession des terrains nécessaires. Mais on ne met plus en doute l'opportunité de cette tentative. Nous souhaitons vivement que les organisateurs de ce hardi projet obtiennent satisfaction, car une exposition amène toujours force étrangers. Outre les résultats financiers qui ne sont pas à dédaigner, une exposition à Montréal ferait mieux connaitre au monde entier ce qu'est le Canada, quels sont ses besoins et aussi ce qu'il peut offrir.

Ce serait pour nos industries naissantes la création, à peu près certaine, de débouchés européens où nous pourrions prendre certainement un peu de la place que les Etats-Uois occupent. Cette idée est favorblement accueillie partout, surtout en France où plusieurs journaux y ont déjà consacré quelques articles.

L'Australie et le Canada.

Ottawa.—Les dépêches informant le département du commerce des concessions faites par l'Australie ait été reçu le 31 janvier par M. S. O'Hara, surintendant des agences commerciales et se lisent comme suit :

Sydney, 30 janvier—Le gouvernement australien s'est rendu à ma demande, que les marchandises canadiennes expédiées par voie de Vancouver paient les mêmes droits de douane que si elles étaient expédiées de New-York.—J. S. Sargue.

Melbourne, 31 janvier.—Le gouvernement australien a consenti à ce que les marchandises canadiennes expédiées par voie de Vancouver paient les mêmes droits que si elles étaient expédiées de New-York. Le changement prendra effet immédiatement. Le coût proportionnel du transport jusqu'à la frontière américaine doit être spécifié dans l'envoi.—D. H. Ross.

Par une bizarrerie étrange, qui ne peut s'expliquer que par le désir de protection, le gouvernement australien frappait les marchandises canadiennes d'un impôt qui portait non-seulement sur la valeur des marchandises mais encore sur le prix de transport en chemin de fer, sauf, cependant, dans le cas où les marchandises passaient par New-York. Grâce aux efforts des agents commercieaux canadiens près du gouvernement australien cette anomalie a pris fin

Les Colonies et l'Angleterre.

Londres, 30 janvier.—Dans un discours à Manchester, Lord Roberts a insisté sur l'insuffisance de l'armée anglaise pour la défense de l'Empire. Il a répété que la force devrait être portée à un million d'hommes outre les réguliers avec les forces auxiliaires.

"Nos colonies, a-t-il dit, sont loin en avant de la mère-patrie pour reconnaître la necessité du service personnel de tout homme physiquement capable. Il n'y a pas de doute, elles voudront suivre la direction que nous donnerons pour mettre l'Empire-Uni à l'abri de toute attaque."

Japon et Angleterre.

Le gouvernement japonais a adopté une proposition tendant à demander à l'Angleterre la réorganisation de son armée.

Comme conséquence de l'alliance anglo-japonaise les Japonais prétendent que l'Angleterre doit avoir une armée aussi forte que le Japon de façon à ce que les guaranties soient égales pour les deux nations. Cette demande a provoqué une profonde émotion en Angleterre. Elle fait l'objet de toutes les conversations.

Outrages au Canada,

Londres, 29 janvier.—Une dépêche au journal central de Capetown, publiée ici, dit : "Les Canadiens d'ici sont enragés par un outrage fait par des soldats allemands à Sookapnand, dans le Sud-Ouest Africain, qui, dit-on, ont tiré à des coups de fusils et tué le Docteur Anson Donaldson, de Brockville, Ontario. Le Docteur Donalson était en train de se promener paisiblemnt dans la rue quand un soldat fit feu sur lui, et, tandis qu'il s'affaissait blessé sur le trottoir, d'eutres soldats criblèrent son corps de balles."

Montréal, 30 janvier.—Le Dr Donalson, dont l'assassinat par les soldats allemands est rapporté, était le fils ds M. Vernon Donalson, de Brockville. Il était gradué du McGill, et un des premiers volontaires dans la guerre des Boers, ensuite il prit du service au Somaliland dans les troupes anglaises.

Naufrage

Vancouver.—Au cours de la violente tempête qui a sévit, il y a quelques jours, sur les côtes de la Colombie Britannique, il s'est produit plusi eurs naufrages faisant un grand nombre de victimes.

La goëllette Ella C., montée par six hommes d'équipage, a chavirée. La mer n'a pas encore rendu les cadavres.

Une barque inconnue a aussi fait naufrage. On ignore le nombre de victimes.

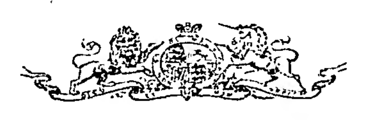
Enfin le steamer "Valencia" s'est jeté sur un récif, à 100 milles de Vancouver. Il y avait à bord près de 200 passagers et hommes d'équipage. Il y a à peine une cinquantaine d'hommes sauvés.

Les détails qui nous parviennent sur cette lugubre tragédie sont navrants.

Au moment où le navire toucha tout le monde se précipita sur le pont supérieur, les appareils de sauvetage ne fonctionnaient pas on construisit des radeaux à la hâte, mais la mer qui déferlait sur le navire comme sur un rocher enlévait, par groupe, les passagers.

Parmi les sauvés il n'y à pas une seule femme ni un seul enfant. On accuse nettement les hommes d'en avoir empêché le sauvetage.

Le gouvernement vient d'ordonner une enquête sévère.



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres federales dans les provinces du Manitoba, ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non reservee, peut etre inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille, ou tout homme age de plus de 18 ans, pour l'etendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut etre faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est situee, ou, si le homesteader le desire, il peut, sur demande au ministre de l'Interieur, Ottawa, au Commissaire d'immigration, Winnipeg, ou a l'agent local etre autorise a faire faire l'inscription par quelqu'un pour lui.

Le homesteader est oblige de remplir les conditions requises d'apres l'un des systemes ci-dessous :

(1) Une residence de six mois au moins et la culture de la terre chaque annee, pendant trois ans.

(2) Si le pere (ou la mere, si le pere est decede) du homesteader reside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le pere ou la mere.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possedee par lui dans le voisinage de son homestead la condition de residence sera remplie par le fait de sa residence sur la dite terre.

Un avis de six mois par ecrit devra etre donne au Commissaire des teres federales a Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Interieur.

LE BOSSU

— OU —

LE PETIT PARISIEN

(Suite de la 3me page),

qui ne me connait pas. J'ai réussi ; grâce vous en soient rendues ; mais ne vous mettez pas entre elle et moi, car j'ai le talisman qui va lui ouvrir enfin les yeux.

Puis, parlant désormais pour la princesse toute seule, et s'adressant à elle directement, au milieu du silence profond qui régnait dans la salle :

—On vous a dit vrai, *madame* : j'avais plus d'agents que vous en France, en Espagne, en Italie, car, pendant que vous écoutiez ses accusations infâmes portées contre moi, je travaillais pour vous. Je répondais à toutes ces calomnies par une poursuite plus obstinée que la vôtre. Je cherchais, moi aussi, je cherchais sans cesse et sans repos, avec ce que j'ai de crédit et de puissance, *avec mon or*, avec mon coeur. Et aujourd'hui (vous voilà qui m'écoutez maintenant) aujourd'hui, récompensé enfin de tant d'années de peine, je viens à vous, qui me méprisez et me haissez, moi qui vous respecte et qui vous aime.... je viens à vous et je vous dis : Ouvrez vos bras, heureuse mère, je vais y mettre votre enfant !

En même temps, il se tourna vers Peyrolles qui attendait ses ordres :

—Qu'on amène, ordonna-t-il à haute voix, Mlle Aurore de Nevers !

X

J'Y SUIS.

Nous avons pu rapporter les paroles prononcées par Gonzagne ; ce qu'il n'est pas donné de rendre avec la plume, c'est le feu du débit, l'ampleur de la pose, la profonde conviction que rayonnait le regard.

Ce Gonzague était un propigieux comédien. Il s'imprégnait de son rôle appris, à ce point que l'émotion le dominait lui-même, et que c'étaient de vrais élans que jaillissaient de son âme. C'est le comble de l'art. Placé autrement et doué d'une autre ambition, cet homme eût remué un monde.

Parmi ceux qui l'écoutaient, il y avait des gens sans cœur, des gens rompus à toutes les roueries de l'éloquence, des magistrats blasés sur les effets de parole, des financiers d'autant plus difficiles à tromper que, d'avance, ils étaient complices de mensonge.

Gonzague jouant avec l'impossible, produisit un véritable miracle. Tout le monde le crut ; tout le monde eût juré qu'il avait dit vrai. Oriol, Gironne, Albret, Taranne et autres ne faisaient plus leur *métier* : ils étaient pris. Tous se disaient :

—Plus tard, il mentira ; mais à présent, il dit vrai.

Tous ajoutaient :

—Se peut-il qu'il y ait dans cet homme, tant de grandeur avec tant de perversité ?

Ses pairs, ce groupe de grands seigneurs qui étaient là pour le juger, regrettaient d'avoir pu parfois douter de de lui. Ce qui le grandissait, c'était cet amour chevaleresque pour sa femme, ce magnanime pardon de la longue injure. Dans les siècles les plus perdus, les vertus de la famille font à qui veut un haut piédestal. Il n'y avait pas là un seul cœur qui ne battit violemment. M. de Lamoignon essuya une larme, et Villeroy, le vieux guerrier, s'écria :

—Par la sambleu ! prince, vous êtes un galant homme.

Mais le résultat le plus complet, ce fut la conversion du sceptique Chaverny, et l'effet foudroyant produit sur la princesse elle-même, Chaverny se rai dit tant qu'il pût ; mais aux dernières paroles du prince, on le vit rester bouche béante.

—S'il a fait cela, dit-il à Choisy, du diable si je ne lui pardonne pas tout le reste.

Quant à Aurore de Caylus, elle s'était levée tremblante, pâle, semblable à un fantôme. Le cardinal de Bissy fut obligé de la soutenir dans ses bras. Elle restait l'œil fixé sur la porte par où venait desortir M. de Peyrolles. L'effroi, l'espoir se peignaient tour à tour sur ses traits. Allait-elle voir sa fille ? L'avertissement trouvé par elle dans son livre d'heures, à la page du "Miserere," *annonçait-il cela ? On lui avait* dit de venir ; elle était venue. Allait-elle défendre sa fille ? Quel que fut le danger inconnue, c'était de joie surtout que son cœur battait. La fille ! oh ! comme son âme allait s'élancer vers elle à première vue. Dix-huit ans de larmes *payés* par un seul sourire. Elle attendait. Tout le monde attendait comme elle.

Peyrolles était sorti par l'issu donnant sur l'appartement du prince. Il rentra bientôt, tenant dona Cruz par la main. Gonzague se rendit à sa rencontre. Ce ne fut qu'un crie : "Qu'elle est belle !" Puis les affidés, rentrant dans leur rôle, prononcèrent à demi-voix ce mot qu'on leur avait appris : "Quel air de famille !"

Mais il se trouva que les gens de bonne foi allèrent plus loin que les stipendiés. Ces deux présidents, le maréchal, le cardinal et tous les ducs, regardant tour à tour madame la princesse, puis dona Cruz, firent cette *déclaration spontanée* :

—Elle ressemble à sa mère.

Il était donc acquis déjà, pour ceux qui avaient mission de juger, que madame la princesse était la mère de dona Cruz. Et pourtant madame la princesse, changeant encore une fois de visage, avait repris son air de trouble et d'anxiété. Elle regardait cette belle jeune fille, et c'était une sorte *d'effroi qui se peignait sur ses traits.*

Ce n'était pas ainsi, ah ! non ! qu'elle avait rêvé sa fille. Sa fille ne pouvait pas être plus belle ; mais sa fille devait être autrement. Et cette froideur soudaine qu'elle sentait en dedans d'elle-même, à cet instant où tout son cœur *aurait dû s'élancer vers l'enfant* l'enfant retrouvé, cette froideur l'épouvantait. Etait-elle donc une mauvaise mère ?

A cette frayeur, une autre s'ajoutait. Quel avait dû être le passé de cette charmante enfant, dont les yeux brillaient *hardiment, dont* la taille souple avait d'étranges ondulations, dont toute la personne enfin était marquée de ce cachet gracieux, trop gracieux, que l'austère éducation de famille ne donne point d'ordinaire aux héritiers des ducs ?

Chaverny, qui était déjà parfaitement remis de son émotion et qui regrettait fort d'avoir cru à Gonzague pendant une minute, Chaverny exprima l'idée de la princesse autrement et mieux qu'elle n'eût pu le faire elle-même.

—Elle est *adorable*, dit-il à Choisy en la reconnaissant.

—Tu es décidément amoureux ? demanda Choisy.

—Je l'étais, répondit le petit marquis mais ce nom de Nevers l'écrase et lui va mal.

Les beaux casques de nos cuirassiers iraient mal à un gamin de Paris, mièvre et sans gêne dans ses mouvements. Il y a des déguisements impossibles.

Gonzague n'avait point vu cela, Chaverny le voyait : Pourquoi ?

Chaverny était Français et Gonzague Italien, d'abord. De tous les *habitants du globe, le Français est le plus* près de la femme pour la délicatesse et le juger des nuances. Ensuite, ce beau prince de Gonzague avait bien près de cinquante ans. Chaverny était tout jeune. Plus l'homme vieillit moins il est femme. Gonzague n'avait point vu cela ; il *ne pouvait pas le voir.* Sa finesse milanaise était de la diplomatie, non point de l'esprit. Pour apercevoir ces *détails, il faut avoir un sens exquis* comme Aurore de Caylus, femme et mère, ou bien être un peu myope et regarder de tout près comme le petit marquis.

Dona Cruz, cependant le rouge au front, les yeux baissés, le sourire timide aux lèvres, était au bas de l'estrade. Chaverny seul et la princesse devinaient l'effort qu'elle faisait pour tenir ses paupières fermées. Elle avait si grande envie de voir.

—Mademoiselle de Nevers, lui dit Gonzague, allez embrasser votre mère!

Dona Cruz eut un moment de sincère allégresse. Son élan ne fut point joué. Là était l'habileté suprême de Gonzague, qui n'avait pas voulu d'une comédienne pour remplir ce premier rôle. Dona Cruz était de bonne foi. Son regard caressant se tourna tout de suite vers celle qu'elle croyait sa mère. Elle fit un pas et ses bras *s'ouvrirent* d'avance. Mais ses bras retombèrent, ses paupières aussi. Un geste froid de la princesse, venait de la clouer à sa place.

La princesse, revenue aux défiances qui naguère navraient sa solitude, la princesse, répondant à cette pensée qu'elle venait d'avoir et que l'aspect de dona Cruz lui avait inspirée, la princesse dit entre haut et bas :

—Qu'a-t-on fait de la fille de Nevers?

Puis élevant la voix, elle ajouta :

—Dieu m'est témoin que j'ai le cœur d'une *mère*, Mais si la fille de Nevers me revenait flétrie d'une seule tache, n'eût-elle oblié qu'une minute la fierté de sa race, je voilerais mon visage et je dirais : Nevers est mort tout entier.

—Ventrebleu ! pensa Chaverny, je parierais pour plusieurs minutes.

Il était de son avis en ce *moment.* La sévérité de Mme de Gonzague semblait intempestive et même dénaturée. Pendant qu'elle *parlait*, un petit bruit se fit à sa droite, comme si la porte voisine tournait doucement sur ses gonds derrière la draperie. Elle n'y prit point garde.

Gonzague répondait, joignant les mains, comme si le doute ici eût été un *blasphème.*

—Oh ! madame, madame ! est-ce bien votre cœur qui a parlé ? Mlle de Nevers, votre fille, madame, est plus pure que les anges.

Une larme était dans les yeux de la pauvre dona Cruz.

Le cardinal se pencha vers Aurore de Caylus.

—A moins que vous n'ayez pour douter encore des raisons précises et avouables... *commença-t il.*

—Des raisons ! interrompit la princesse ; mon cœur est resté froid, mes yeux secs, mes bras immobiles, ne sont-ce pas des raisons cela ?

—Belle dame, si vous n'en avez pas d'autres, je ne pourrai, en conscience, combattre l'opinion évidemment unanime du conseil.

Aurore de Caylus jeta autour d'elle un sombre regard.

—Vous voyez bien, je ne m'étais pas *trompé*, fit le cardinal à l'oreille du duc de Mortemart, il y a là un grain de folie.

—Messieurs ! messieurs ! s'écria la princesse, est-ce que déjà vous m'avez jugée ?

—Rassurez-vous, madame, et calmez-vous, répliqua le *président* de Lamoignon ; tous ceux qui sont dans cette enceinte vous respectent et vous aiment, *tous, et au premier rang* l'illustre prince qui vous a donné son nom...

Le prince baissa la tête. Le président de Lamoignon poursuivit, avec une nuance de sévérité dans la voix :

—Agissez suivant votre conscience, madame, et ne craignez rien. Notre *mission n'a point mission* de punir. L'orreur n'est point crime, mais malheur. Vos parents et vos amis auront compassion de vous, si vous vous êtes trompée.

—Trompée ! répéta la princesse sans relever la tête ; oh ! oui, j'ai été bien souvent trompée ; mais si personne n'est ici pour me défendre. je me défendrai moi-même. Ma fille doit porter avec elle la *preuve de sa naissance.*

—Quelle preuve ? demanda le président de Lamoignon.

—La preuve désignée par M. de Gonzague lui-même, la feuille arrachée au régistre de la chapelle de Caylus. Arrachée de ma propre main, messieurs ! *ajouta-t-elle en se redressant.*

—Voilà ce que je voulais savoir, pensa Gonzague. Cette preuve, reprit-il tout haut, votre fille l'aura, madame.

—Elle ne l'a donc pas ? s'écria Aurore de Caylus.

Un long murmure s'éleva dans l'assemblée à cette exclamation.

—Emmenez-moi ! emmenez-moi ! balbutia dona Cruz en larmes.

INDICATEUR

Ville d'Edmonton

MAIRE : Chas. May.

CONSEILLERS : J. R. Boyle, R. Manson, T. Bellamy, J. H. Picard, Latta, W. A. Griesbach, R. Mays, Smith.

COMMISSAIRES DE LA CITÉ : Geo. Kinnaird, H. Hargreaves, Chas May.

SECRETAIRE-TRÉSORIER : Geo. Kinnaird

CHEF DE POLICE : Sergent Evans

CHEF DU DÉPARTEMENT DU FEU : John Wilson

CHEF DU BUREAU MÉDICAL : Dr Braithwaite

MAITRE DE POSTE : Alex. Taylor

REGISTRAIRE DES NAISSANCES, MARIAGES ET DÉCÈS : St George Jellett

MAGISTRATS : J. S. Cowan, Dr C. H. Stuart Wade

SOUS-PERCEPTEUR DU REVENUE DE L'INTÉRIEUR : Frank Osborne

District

DÉPUTÉ AUX COMMUNES DU CANADA L'Hon. Frank Oliver.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉ LÉGISLATIVE L'Hon. C. W. Cross

COUR SUPRÊME D'ALBERTA, JUGE EN CHEF ; L'Hon. Arthur Sifton

JUGE RÉSIDENT, L'Hon. Juge Scott

SOUS-GREFFIER, Alex. Taylor

SOUS-SHÉRIF, W. S. Robertson

SOUS-AGENT DES TERRES DU DOMINION : A. Harrison

RÉGISTRATEUR : George Roy

CORONER : Dr Braithwaite

OBSERVATEUR MÉTÉOROLOGIQUE : H. Young

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LIEUTENANT-GOUVERNEUR : Hon. M. Bulyea

PREMIER MINISTRE ET PRÉSIDENT DU CONSEIL EXÉCUTIF : L'Hon. A. C. Rutherford

PROCUREUR-GÉNÉRAL ; L'Hon. C. W. Cross

SECRÉTAIRE PROVINCIAL ; L'Hon. W. Th. Finlay

TRESORIER PROVINCIAL : L'Hon. A. C. Rutherford

MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : L'Hon. W. H. Cushing

MINISTRE DE L'AGRICULTURE : L'Hon W. Th. Finlay

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; L'Hon. A. C. Rutherford

SOUS-MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS : John Stocks

SOUS-MINISTRE DE L'AGRICULTURE : George Harcourt

ASSISTANT-PROCUREUR-GÉNÉRAL : Woods

SOUS-TRESORIER PROVINCIAL (par interim) : J. T. Mutrie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL (par interim) : Geo. Harcourt

SOUS-MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ; D. S. MacKenzie

SOUS-SECRÉTAIRE PROVINCIAL : H. W. Hunsfield Riley

AUDITEUR PROVINCIAL ; E. W. Burley

REGISTRAIRE DES MARQUES DE COMMERCE : J. R. C. Honeyman

ASSEMBLEE LEGISLATIVE

ORATEUR : sera nommé à l'ouverture de la première session.

COLLÈGES ELECTORAUX	DÉPUTÉS
Athabaska	F. Bredin
Banff	C. W. Fisher
Calgary	W. H. Cushing
Cardston	J. W. Woolf
Edmonton	C. W. Cross
Eturgeon	J. R. Boyle
Gleichen	Ch. Stewart
High River	
Innisfail	J. A. Simpson
Lacombe	W. H. Puffer
Leduc	R. T. Telford
Lethbridge	Dr De Veber
Macleod	McKenzie
Medecine Hat	W. T. Finlay
Pincher Creek	J. T. Marcellus
Ponoka	J. R. McLeod
Red Deer	J. T. Moore
Rosebud	C. D. Hiebert
Stony Plain	J. A. McPherson
Strathcona	A. C. Rutherford
St Albert	H. W. McKenny
Vermillon	McCauley
Victoria	F. A. Walker
Wetaskiwin	A. S. Rosenroll

SOCIETE DE COLONISATION D'ALBERTA

OFFICIERS

PRES.-HON. : Hon. J. D. Rolland

PRÉSIDENT : J. H. Picard

VICE-PRÉSIDENT : J. H. Gariépy

SECRÉTAIRE : Wilfrid Gariépy

DIRECTEURS : Dr P. Roy, P. E. Lessard, O. Tessier, F. X. Boileau et D. Thibaudeau

Adresse Postale : Tiroir "A", Edmonton, Alberta, Canada.

Le secrétaire repondra volontiers à toute demande de renseignements sur le pays.

A Nos Lecteurs.

Nous expédierons gratis un numéro échantillon du COURRIER DE L'OUEST à toutes les personnes dont on voudra bien nous envoyer le nom et l'adresse.

Si, parmi nos abonnés il s'en trouve qui, ainsi que nous l'espérons, désireraient aider à notre œuvre patriotique, nous les prions de nous faire une liste contenant le nom et l'adresse d'un certain nombre de leurs parents ou de leurs amis auxquels nous pourrions envoyer gratis, et à titre d'échantillon, un exemplaire du COURRIER DE L'OUEST.

De la sorte, sans se donner une lourde peine, ni s'imposer de grands sacrifices, nos bienveillants lecteurs nous rendront un service que nous apprécierons avec reconnaissance.

L'ADMINISTRATION

Quelque chose remua au fond du cœur de la princesse en écoutant la voix désolée be cette pauvre enfant.

—Mon Dieu, dit-elle en levant les yeux vers le ciel, mon Dieu inspirez-moi ! Mon Dieu, ce serait un malheur horrible et un grand crime que de repousser mon enfant ! Mon Dieu, je vous implore du fond de ma misère, répondez-moi, répondez-moi !

On vit tout à coup sa figure s'éclaicir tandis que tout son corps tressaillit violemment.

Elle avait interrogé Dieu. Une voix que personne n'entendit hormis elle-même, une voix mystérieuse et qui semblait répondre à ce suprême appel, prononça derrière la draperie les trois mots de la device de Nevers ;

—"J'y suis !"

La princesse s'appuya au bras du cardinal pour ne point tomber à la renverse.

Elle n'osait se retourner.

Cette voix venait-elle du ciel ?

Gonzague se méprit à cette émotion soudaine. Il voulut frapper le dernier coup.

—Madame, s'écria-t-il, vous avez fait appel au maitre de toutes choses ; Dieu vous répond. je le vois, je le sens. Votre bon ange est en vous qui combat les suggestions du mal. Madame, ne repoussez pas le bonheur après vos longues souffrances si noblement supportées ; madame, oubliez la main qui met dans la vôtre un trésor. Je ne réclame pas mon salaire ; je ne vous demande qu'une chose, regardez votre enfant. La voici bien tremblante la voici toute brisée de l'accueil de sa mère. Ecoutez au dedans de vous-même, madame ; la voix de l'âme vous répondra.

La princesse regarda dona Cruz. Et Gonzague poursuivit avec entrainement :

—Maintenant que vous l'avez vue, au nom du Dieu vivant ! je vous le demande, n'est-pas là votre fille ?

La princesse ne répondit pas tout de suite. Involontairement elle se tourna à demi vers la tapisserie. La voix, distincte pour elle seule, car personne ne soupçonna qu'on avait parlé, prononça ce seul mot ;

"Non."

—Non ! répéta la princesse avec force.

Et son regard résolu fit le tour de l'assemblée. Elle n'avait plus peur. Quel que fut ce mystérieux conseiller qui était là derrière la draperie, elle avait confiance en lui, car il combattait Gonzague. Et d'ailleurs il accomplissait la muette promesse du livre d'heures. Il avait dit : "J'y suis" ; il venait avec la devise de Nevers.

Mille exclamations cependant se croisaient dans la salle.

L'indignation d'Oriol et compagnie ne connaissait plus de bornes.

—C'en est trop ! dit Gonzague en apaisant de la main le zèle trop bruyant du bataillon sacré ; la patience humaine a des bornes. Je m'adresserai une dernière fois à madame la princesse, et je lui dirai : Il faut de bonnes raisons, des raisons graves et fortes pour repousser la vérité évidente.

—Hélas ! soupira le bon cardinal, ce sont mes propres paroles ! mais quand les dames se sont mis quelque chose en tête...

—Ces raisons, acheva Gonzague, madame, les avez-vous ?

—Oui, répondit la voix mystérieuse.

—Oui, répliqua la princesse à son tour.

Gonzague était livide et ses lèvres s'agitèrent convulsivement. Il sentait qu'il y avait là, au sein même de cette assemblée convoquée par lui, une influence hostile mais insaisissable. Il la sentait, mais il la cherchait en vain.

Depuis quelques minutes, tout était changé dans la personne de la veuve de Nevers. Le marbre s'était fait chair. La statue vivait. D'où provenait ce miracle ? Le changement s'était opéré au moment même où la princesse éperdue avait invoqué le secours de Dieu. Mais Gonzague ne croyait point à Dieu.

Il essuya la sueur qui coulait de son front.

—Avez-vous donc des nouvelles de votre fille, madame ? demanda-t-il, cachant son anxiété de son mieux.

La princesse garda le silence.

—Il y a des imposteurs, reprit Gonzague ; la fortune de Nevers est une belle proie. Vous a-t-on présenté quelque autre jeune fille ?

Nouveau silence.

—En vous disant, poursuivit Gonzague : "Celle-ci est la véritable, on l'a protégée." Ils disent tous cela !

Les plus fins diplomates se laissent entrainer. Le président de Lamoignon et ses graves assesseurs regardait maintenant Gonzague avec étonnement.

—Cache tes griffes, chat-tigre ! murmura Chaverny.

Assurément, le silence de la voix mystérieuse était souverainement habile. Tant qu'elle ne parlait point, cette voix, la princesse ne pouvait répondre, et Gonzague, furieux perdait la prudence. Au milieu de sa face pâle, on voyait ses yeux brûlants et sanglants.

—Elle est-là quelque part, poursuivit-il entre ses dents serrées, toute prête à paraitre, on vous l'a affirmé, n'est-ce pas, madame ? vivante, répondez ! vivante !

La princesse s'appuyà d'une main au bras de son fauteuil. Elle chancelait. Elle eût donné deux ans de sa vie pour soulever cette draperie derrière laquelle était l'oracle, muet désormais.

—Répondez ! répondez ! fit Gonzague.

Et les juges eux-mêmes répétaient :

—Madame, répondez !

Aurore de Caylus écoutait. Sa poitrine n'avait plus de souffle. Oh ! que l'oracle tardait !

—Pitié ! murmura-t-elle enfin en se tournant à demi.

La draperie s'agita faiblement.

—Comment pourrait-elle répondre ? disaient cependant les affidés.

—Vivante ? fit Aurore de Caylus interrogeant l'oracle d'une voix brisée.

—Vivante, lui fut-il répondu.

Elle se redressa, radieuse, ivre de joie.

—Oui, vivante ! vivante ! fit-elle avec éclat, vivante malgré vous et par la protection de Dieu.

Tout le monde se leva en tumulte. Pendant un instant, l'agitation fut à son comble. Les affidés parlaient tous à la fois et réclamait justice. Au banc des commissaires royaux, on se consultait.

—Quand je vous disais, répétait le cardinal, quand je vous disais, monsieur le duc ! Mais nous ne savons pas tout, et je commence à croire que madame la princesse n'est point folle.

Au milieu de la confusion générale, la voix de la tapisserie dit :

—"Ce soir, au bal du régent, on vous dira la devise de Nevers."

—Et je verrai ma fille ? balbutia la princesse prête à se trouver mal.

Le bruit faible d'une porte qui se refermait se fit entendre derrière la draperie. Puis plus rien. Il était temps. Chaverny, curieux comme une femme et pris d'un vague soupçon, s'était glissé derrière le cardinal de Bissy. Il souleva brusquement la portière, il n'y avait rien : mais la princesse poussa un cri étouffé. C'était assez. Chaverny ouvrit la porte et s'élança dans le corridor.

Le corridor était sombre, car la nuit commençait à tomber. Chaverny ne vit rien, sinon, tout au bout de la galerie, la silhouette cahotante du petit bossu aux jambes torses, qui disparut descendant l'escalier tranquillement.

Chaverny se prit à réfléchir.

—Le cousin aura voulu jouer quelque méchant tour au diable, se dit-il, et le diable prend sa revanche.

Pendant cela, dans la salle des délibérations, sur un signe du président de Lamoignon, les conseillers avaient repris leurs places. Gonzague avait fait sur lui-même un terrible effort. Il était calme en apparence. Il salua le conseil, et dit ;

—Messieurs, je rougirais d'ajouter une parole. Décidez, s'il vous plait, entre madame la princesse et moi.

—Délibérons-nous, firent quelques voix.

Monsieur de Lamoignon se leva et se couvrit.

—Prince, dit-il, l'avis des commissaires royaux, après avoir entendu monsieur le cardinal pour madame la princesse, est qu'il n'y a point lieu à jugement. Puisque madame de Gonzague sait où est sa fille, qu'elle la présente. M. de Gonzague représentera également celle qu'il dit être l'héritière de Nevers. La preuve écrite, désignée par M. le prince, invoquée par madame la princesse, cette page enlevée au registre de la chapelle de Caylus sera produite et rendra la décision facile. Nous ajournons, au nom du roi, le conseil à trois jours.

—J'accepte, repartit Gonzague avec empressement ; j'aurai la preuve.

—J'aurai ma fille et j'aurai la preuve, dit pareillement la princesse, j'accepte.

Les commissaires royaux levèrent aussitôt la séance.

—Quant à vous, enfant, pauvre enfant, dit Gonzague à dona Cruz en la remettant aux mains de Peyrolles, j'ai fait ce que j'ai pu. Dieu seul, à présent, peut vous rendre le cœur de votre mère.

Dona Cruz rabattit son voile et s'éloigna. Mais avant de passer le seuil, elle se ravisa tout à coup. Elle s'élança vers la princesse.

—Madame ! s'écria-t-elle en prenant sa main qu'elle baisa, que vous soyez ou non ma mère, je vous respecte et je vous aime !

La princesse sourit et effleura son front de ses lèvres.

—Tu n'es pas complice, enfant, dit-elle, j'ai vu cela ; je ne t'en veux point. Moi aussi, je t'aime.

Peyrolles entraîna dona Cruz. Toute cette noble foule qui naguère emplissait l'hémicycle s'était écoulée. Le jour baissait rapidement. Gonzague, qui venait de reconduire les juges royaux, rentra comme la princesse allait sortir entourée de ses femmes.

Sur un geste impérieux qu'il fit, elles s'écartèrent. Gonzague s'approcha de la princesse, et avec ces grands airs de courtoisie qu'il ne quittait jamais, il se pencha jusqu'à sa main pour la baiser.

(A continuer.)

NOTES LOCALES

Accident Mortel.—Alexandre Gowan résident à Edmonton et travaillant dans le chantier de MM. Innis & Lyons à 47 milles de la ville a trouvé la mort dans une bien pénible circonstance.

Il conduisait un traineau chargé de billots, lorsque par suite du mauvais état des chemins le traineau versa. Un billot projeté avec violence tomba sur lui et le tua net.

Le corps d'Alexandre Gowan fût transporté en ville immédiatement après l'accident.

Le décédé était bien connu à Edmonton où il habitait depuis quelques années.

Le Téléphone.—Le conseil de notre ville s'est réuni pour examiner la question des téléphones. Etaient présents : MM. May, maire, Boyle, Picard, Manson, Latta, Smith, conseillers.

Le conseil choisira entre le téléphone très perfectionné de Bell et le système automatique.

La réunion avait pour but d'examiner les avantages du téléphone automatique.

Mr Fletcher de la Cie des téléphones automatiques de Chicago était présent avec une de ses machines. Il expliqua merveilleusement les points forts et la façon de se servir de son appareil.

Le conseil a décidé que puisqu'il était engagé dans cette voie il serait bon d'envoyer une délégation visiter les villes d'Amérique où les machines automatiques sont en usage.

La délégation désignée comprend le maire May, M. Manson, conseiller, et M. Morris de la Chambre de Commerce.

Le C. N. R. — Mr W. MacKenzie président du C. N. R., était dans notre ville ces jours derniers.

Il a exprimé sa satisfaction de voir les progrès d'Edmonton, tant au point de vue du chemin de fer que du commerce. Il a dit qu'il était vraisemblable que la ligne d'Athabasca Landing sera poussée à l'été prochain traversant ainsi les champs d'huile d'Alberta.

L'industrie du charbon sera aussi encouragé par la construction des lignes dans les mines.

Des traités sont passés pour essayer le charbon du pays sur les locomotives et s'il donne satisfaction les dépenses de l'entreprise seront grandement réduites.

M. McKenzie a dit en outre qu'il a été décidé qu'à n'importe quel prix l'électricité comme moyen de traction sera employé par le C. N. R. qui aura des avantages particuliers dans cela.

Les chambres de pouvoir pourront être construites pratiquement sur des lits de charbon et la force pourra être ainsi particulièrement bon marché.

Le C.N. R. fera très prochainement les essais du matériel de traction électrique.

Immigration. — On nous annonce qu'un syndicat de capitalistes anglais vient de se porter acquéreur de cinq cents mille acres de terre dans le nord de l'Alberta.

Cette immense propriété est destinée à l'établissement prochain de colons anglais.

Le Temps qu'il fait.— Décidément le ciel se montre clément, nous jouissons d'une température printanière, plus de neige, pas de boue, le ciel bleu, l'air sec, que pouvons nous désirer de plus ? La beauté de notre ciel amène une quantité d'étrangers et il ne serait pas étonnant qu'Edmonton devienne un jour une ville d'hiver renommée.

Mr J. Darriguan arrivé depuis quelques mois à Edmonton vient de rentrer en société avec M. Jos. Lessard du Richelieu Stable.

M. Darrigan est parfaitement au courant des exigences d'une écurie, il est connaisseur en chevaux et compte en faire un commerce actif.

Il s'emploie pour l'instant à améliorer le matériel et la cavalerie.

Mr et Mme Alfred Blais de Végreville viennent de conduire leur petite fille malade à l'Hôpital Général. Nous faisons des vœux pour le rétablissement de la petite malade.

M. A. Voyer frère de l'Agent d'affaires bien connu, est arrivé du Lobstick Lake. Il va se reposer quelque temps chez son frère.

Mr et Mme Boudreau de St-Albert sont en ville, ils sont descendus chez leur ami Mr Prince.

Le Révérend Père Norman, supérieur du Séminaire de St. Albert était à Edmonton dimanche dernier. Il a célébré la grand'messe et prêché aux vêpres.

Les excursionnistes dont nous avions annoncé le départ dans notre dernier numéro, sont revenus de Winnipeg dimanche au soir.

Ils sont enchantés de leur voyage et apprécient beaucoup le service du C. N. R.

Mr A. Ringuette, maire de Morinville de passage en notre ville est descendu à l'Hôtel Richelieu.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'exposition de grains annoncée dans notre journal le 18 janvier dernier, aura lieu les 12 et 13 février courant à la salle Robertson.

Nous exhortons tous les cultivateurs a y apporter leur grain.

De nombreux prix viennent encore d'être ajoutés à ceux dont nous avons publié la liste.

MM. Georges Morin, S. Smith et A. Travers, tous du Petit Lac des Esclaves sont arrivés à Edmonton où ils viennent par affaires, ils sont descendus au Queen's Hôtel.

Mr D. L. Lemoine, arpenteur fédéral actuellement en mission aux environs de la Paddle River vient d'arriver dans notre ville. Il est descendu à l'Hôtel Windsor.

Pour répondre à de nombreuses questions, voici quelles sont les heures pendant lesquelles les banques sont ouvertes :

Jours de semaines, — de 10 hrs. a. m. à 3 hrs. p. m.

Le samedi, — de dix hrs. à *midi*

Les banques sont fermées les jours de fêtes et les dimanches.

Vancouver. — L'union Canadienne-Française a eu une réunion spéciale dimanche dernier afin de recevoir et de fêter le R.P. Lacombe et le R.P. Jan.

Environ 150 membres étaient présents.

Le R.P. Lacombe leur a parlé longnement et de différents sujets.

Puis sur leur demande le Père Jan, on leur a parlé d'Edmonton et de la situation qui y était faite aux Canadiens-Français.

Ils ont été agréablement surpris de nous savoir si forts et si bien organisés.

En Colombie Britanique il n'y a pas d'écoles séparées et beaucoup de Canadiens sont destinés à perdre leur langue maternelle.

Le père Jan est allé visiter à l'hopital un vieux Canadien, le Colonel Labranche qui a fait la campagne du Nord-Ouest lors de la rebellion. Le colonel Labranche lui a dit connaître plusieurs personnes d'Edmonton.

A la violente tempête des jours derniers a succédé un brouillard si intense que la navigation est interrompue.

Le courrier de Chine a dû attendre deux jours avant de pouvoir s'aventurer dans les passages.

ST. EMERENCE.

(Correspondance)

Mercredi dernier a eu lieu, à St. Emerence, (Rivière-qui-Barre) le mariage de M. Alfred Asselin et de Mlle Adrienne Lambert.

Ils avaient pour garçon et demoiselle d'honneur M. Emile Lambert, frère de la mariée, et Mlle Elisabeth Chave de St. Albert.

Le diner s'est donné chez le père de la mariée, M. Léon Lambert, et le souper et le bal chez M. Joseph Poirier, oncle du marié. Nous avons remarqué parmi les personnes présentes :

Madame J. Asselin, mère du marié, M. Grégoire Poirier, M. et Mme J. Poirier, Mme J. B. Asselin, M. et Mme D. Poirier, M. et Mme C. Macmahon, M. Mme et Mlle Granger, M. Ed. Cyr, Mlle Macmahon, M. A. Cyr, Mlle C. Poirier, M. H. Michelot, Mlle Chave, St. Albert, Mlle S. Cyr, M. J. et Mlle S. Macmahon, M. et Mme J. Poquette, M. et Mme J. Cyr, M. et Mme A. Palin, M. et Mlle A. Palin, M. et Mme W. Cyr, M. et Mme A. Gagnon, M. et Mme J. Valcourt, M. et Mme Desnoyers, M. et Mme Lafon, de St. Albert, M. et Mme Laflèche, M. W. Labbé et ses demoiselles. M. et Mme C. Pouté, M. et Mme E. Comeau, Mlles E. Comeau, M. et Mme E. Constantin, M. et Mme Flynn, M. et Mlle Constantin, M. et Mlle Larocque, de St. Pierre, M. et Mme A. Constantin, Mme et Mlles Hoffe, M. T. et Mlld M. Macnamara, M. et Mlles Kinsella, Mlles McGillis, M. D. J. Flynn, M. J. Macdonald, M. Cameron, instituteur, M. L. Desnoyers, Mlle A. Cyr, M. T. Desnoyers, Mlle M. Cyr, M. et Mme Van Loo, de St. Albert, et plusieurs autres personnes dont les noms nous échappent.

Le bal s'est terminé à une heure avancée dans la nuit à la satisfaction générale. Tout le monde s'est retiré enchanté de l'hospitalité gracieuse de M. et Mme Lambert et de Mme Joseph Poirier qui n'ont rien négligé pour faire cette fête aussi attrayante que possible pour leurs parents et amis.

Nous présentons nos meilleurs souhaits de bonheur aux jeunes époux qui, dans quelques jours, partent pour leur nouvelle résidence au Lobstick Lake où M. Alfred Asselin a ouvert un magasin en société avec son frère, J. B. Asselin.

Bon et heureux voyage !

BEAUMONT

Nous recevons le compte-rendu suivant que nous nous empressons d'insérer.

Familles résidentes dans la paroisse 74 ; Quarts de sections en possession des Canadiens 105 ; Chiffre total de la population canadienne, 430.

Durant l'année 1905 il n'y a pas eu moins de 18 baptêmes, 4 sépultures, 7 mariages.

Vingt-quatre premières communions données par M. J. A. Ethier, curé de Morinville, assisté par M. J. A. Ouellette, curé de la paroisse, et le Rèv. P. Hétu, vicaire d'Edmonton.

Le 11 octobre, Sa Grandeur Monseigneur Emile Legal, évêque de St. Albert, a donné 59 confirmations Monseigneur était assisté par MM. J. A, Ouellette, curé de la paroisse, R. Rocque, du Séminaire de St. Albert, Rév. Père Hétu, d'Edmonton, et Rév. Père Van Vetten, de Wetaskiwin.

Les chiffres, plus éloquemment que les paroles, démontrent la grande prospérité de cette paroisse éminemment canadienne-française.

M. et Mme Henri Mercier, MM. Gagné et Alcide Bérubé, tous de Strathcona, ont passé la journée de dimanche chez M. Bernard Charest.

M. Hercule Préville vient de perdre un joli cheval estimé à $180. Nous ne pouvons que regretter cette perte.

MARCHE D'EDMONTON.

Beurre extra	25c., la lb.
Œufs	30c. frais.
Charbon	$3.50 à $4.00
Paille	$3. à $4. la char.
Foin de Prairie	$6. à $12 "
Mil	$10. à $16. "
Avoine	20, 22 et 25c.
Bœuf	2c. à 2½c. "
Volailles, — Canards,	10c.
Poulets de printemps,	10c.
Oies	10c.
Dindes	12½c. à 14c.
Orge	25 à 35c. le m.
Blé	63c.
Porc	4c. à 5c
Mouton	5c.
Patates	40c. à 50c.